LE FILM

MONTREAL, MAI 1961

15 cents

RADIO et TELEVISION
Un ROMAN complet

Rock Hudson et sa mère

SANDRA DEE que nous avons vue dans "Portrait In Black" croit qu'il est important d'employer, sans trop de générosité, le rouge à lèvres convenant à la couleur de la toilette que l'on porte.

le FILM

MONTREAL,

MAI 1961

42e année No 10

15 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

1975 - 985 DE BULLION
Tél. : UNiversity 1 - 5757

GEORGES POIRIER
Président

Rédacteur en chef :
GERARD LABERGE

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Published Monthly at 1975, De Bullion St., Montreal, P. Q.

442nd year, No 10

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

UNE MEME HISTOIRE A INSPIRE DEUX FILMS

Geneviève Cluny, lasse de tourner des films publicitaires à la gloire du savon dentrifice, avait écrit, naguère à ses heures de loisir, une nouvelle intitulée : *Suzanne et les roses.* C'était l'histoire d'une jeune femme qui n'a qu'un rêve dans la vie : avoir un enfant. Autour de ce thème, Geneviève Cluny avait brodé une charmante aventure à trois personnages que Philippe de Broca décida de porter à l'écran et qui devint : *Les jeux de l'amour* (avec Jean-Pierre Cassel, Jean-Paul Maury et... Geneviève Cluny). Sur le même sujet, Jean-Luc Godard réalise aujourd'hui : *Une femme est une femme* qui est encore une aventure à trois personnages (Jean-Paul Belmondo, Jean-Claude Brialy et cette fois, Anna Karina). L'héroïne, Angela n'est pas antiquaire mais stripteaseuse. Son compagnon ne peint pas des roses mais vend des livres d'occasion. L'ami du couple, c'est Alfred, un « contractuel », c'est-à-dire un policier auxiliaire chargé du contrôle des voitures en stationnement. Jean-Paul Belmondo change donc radicalement d'emploi en passant des rangs des mauvais garçons à ceux des représentants de l'ordre.

JEAN SEBERG AURA DES CHEVEUX LONGS POUR SEDUIRE JEAN-PIERRE CASSEL DANS *L'AMANT DE CINQ JOURS*

Depuis qu'elle avait incarné Jeanne d'Arc, Jean Seberg portait les cheveux courts. *A bout de souffle,* où on la voyait vendre le *Herald Tribune* sur les Champs Elysées, cette coiffure ultra-courte avait fait sensation. Mais dans *L'amant des cinq jours* Jean Seberg joue le rôle d'une jeune femme mythomane qui se fait passer auprès d'un garçon apparemment riche et sympathique pour une femme du monde. Le metteur en scène Philippe de Broca a donc exigé que Jean Seberg ait les cheveux longs. Jean Seberg qui tient à sa coupe « garçonnière » a commencé par protester. Philippe de Broca a insisté. Un compromis a finalement été trouvé : pour séduire Jean-Pierre Cassel, plus bondissant que jamais, Jean Seberg portera une perruque.

Ce n'est pas seulement à l'apparence physique de Jean Seberg que de Broca a fait subir des modifications. Le roman de Françoise Parturier d'où le film est tiré a été considérablement « aménagé » par le réalisateur et son dialoguiste Daniel Boulanger.

« Nous en avons quelque peu transformé l'esprit », reconnaît Philippe de Broca. « Le sujet est devenu moins immoral. Et nous en avons éliminé tous les aspects introspectifs (défaut courant dans la littérature féminine) pour l'adapter au style cinématographique ».

Le réalisateur devrait ajouter « et au style » de Broca. Car il possède des idées bien précises sur le ton de ses films. Bien que n'étant pas issu d'un scénario original *L'amant de cinq jours* restera dans la ligne des *Jeux de l'amour* et du *Farceur,* films drôles sur des sujets sérieux.

EDDIE CONSTANTINE DANS UNE PARODIE DE FILMS POLICIERS

Eddie Constantine vient de tourner à Marseille un film « pas comme les autres ». Pas comme les autres en ce sens qu'à partir d'une histoire d'espionnage traditionnelle, le jeune réalisateur Pierre Grimblat (venu lui aussi de la télévision) a résolu de tourner une parodie. Amateur de plaisanteries, Pierre Grimblat a adapté un roman policier de Jean Michel Sorel *Me faire ça à moi* où l'on verra Eddie Constantine journaliste de choc américain, engagé malgré lui par les services de contre-espionnage, et contraint de mener une enquête tout en étant pourchassé à la fois par la Police et par les truands. C'est à Marseille — où l'on a la réputation de ne jamais prendre tout à fait les choses au sérieux — que Pierre Grimblat a tourné son film. Les rôles des « truands » ont été confiés à des champions sportifs. Quant aux espions, ils sont incarnés par les danseurs de l'Opéra de Marseille... On imagine le parti qu'a pu tirer le réalisateur du petit ballet aérien mené par ses espions-danseurs face au déploiement massif de ses gangsters-catcheurs. Le tout, traité dans un style désinvolte avec un sourire de connivence à l'adresse du public. Un sourire aussi de Bernadette Lafont, vedette féminine du film et qui loin de ses personnages habituels apparaîtra, blonde et fatale, dans des robes de vamp à couper le souffle.

DOLORES HART, un beau visage, un talent versatile et des succès qui ne lui montent pas à la tête.

JACK KELLY, de la série "Maverick" à la TV, croit que trop peu d'acteurs de la même famille font du théâtre de famille à l'instar des Barrymore, etc.

HOLLYWOOD

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Moment épique

L'heure de péril et de courage que vécut le président John F. Kennedy (alors lieutenant Kennedy) lors de la grande guerre fera le sujet d'un film à Warner Brothers. On l'intitulera *PT Boat* 109. Ce sera la dramatisation d'une nuit d'août, en 1943, aux Iles Solomon dans le Pacifique, quand le bateau qui portait le lieutenant Kennedy fut coupé en deux par un bateau destructeur japonais. Le lieutenant nagea d'un homme à l'autre, les accrochant aux épaves du navire naufragé. Ensuite, il parvint, comme dans une invraisemblable odyssée à conduire tout l'équipage vers le rivage d'une île. La bienveillance du président envers les studios est reconnue. Il lui arrive d'aller passer une heure de délassement à regarder un film dans une salle de cinéma de Washington où il retient annuellement quelques sièges.

Dans les coulisses

Maintenant que Connie Stevens est devenue triple experte — disques — télévision — films, elle n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir veiller tard le soir. J'avais l'habitude de ne me coucher qu'aux petites heures, même lorsque je ne sors pas. Mais j'ai appris à mes dépens que l'on ne peut se lever à cinq heures et ne pas dormir tôt, si l'on ne veut que la camera accuse les cernes, les rides et l'air fatigué, le lendemain. A dix heures, maintenant, je suis bien endormi, reposée le lendemain, et ce qui est merveilleux c'est que la vie m'apparaît beaucoup plus facile. Le sommeil est un talisman de bonne humeur. Connie filme actuellement X-15 avec Frank Sinatra. — dernier acteur en lice à former sa compagnie de productions est Anthony Perkins qui tournera le musical qu'il créa à Broadway : *Green Willow.* — Natalie Wood, après avoir terminé *Splendor In the Grass* à New York débute à Warner dans *Assault On A Queen,* histoire d'un attentat par les pirates pour s'emparer du bateau de luxe *Queen Mary* — Peter Ustinov sera co-vedette, avec Robert Ryan, en même temps que directeur-producteur de *Billy Budd,* histoire maritime classique de Herman Melville.

Ennemis ? . . .

Leslie Parrish considère que les oreillers sont les ennemis de la beauté féminine. La jolie héroïne de *Portrait Of A Mobster* assure qu'elle dort sans oreiller, car ce sont des « malfaisants » qui façonnent les gorges crêpées si vieillissantes et amènent les rides prématurées du visage. Rien n'est plus reposant que de dormir sur un matelas ferme et sans élévation de la tête.

VU DE PRÈS

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Nouvelles de partout

Sheree North, qui varie de blonde à brunette avec l'aide de la beauté et de la jeunesse, essaie une nouveauté dans sa carrière : un acte de cabaret. Jack Lemmon fit fureur lorsqu'il annonça aux élèves de l'Université Standford, Californie, « I've never met a good actor who was stupid ». — Janet Leigh vient d'être déclarée vedette d'art dramatique par excellence par les propriétaires de théâtres d'Amérique. — Patrice Wymore possède un étui à lunettes en hermine, pour le soir. — Robert Preston, dans un moment de boutades nous dit que si un homme enlève son chapeau dans un élévateur, c'est qu'il a tous ses cheveux... — mais, qui s'embarrasse de cette élégance surannée qu'est le chapeau, de nos jours... Efrem Zimbalist, jr., qui conduit une Packard 1954, se plaint qu'on ne voit plus la différence, de nos jours, entre princes et valets, les uns et les autres conduisent ou une Lincoln, ou une Cadillac, ou une Chrysler. Et presque tous possèdent une seconde voiture de modèle compact. — George Hamilton et Luana Patten, qui se classaient parmi les artistes prometteurs, il y a à peine un an, sont co-étoiles, avec Richard Boone, dans *A Thunder Of Drums,* épisode de la cavalerie américaine vers 1870.

Maggi Woodward

Née au cours des « blitz » de la dernière guerre, en Angleterre, Maggi fut envoyée, après la mort de son père, tué au début des bombardements, chez une parente à Johannesburg, Afrique. Elle grandit et débuta dans la carrière qui s'accrut avec elle. Bientôt son nom devint synonyme de chansons. Elle eut son programme à la radio. Son retour à Londres fut marqué par les « toasts » réservés aux artistes de qualité. Ayant accepté les offres d'une agence de talent, elle s'achemina vers Hollywood où ses ballades furent entendues dans les principaux clubs de nuit. Elle vient de signer un contrat de disques avec la compagnie *BEC* records, dont le président est un compatriote, Normand Houlé.

Vivien Leigh et ses amis

Les chats de toutes origines sont les amis de Vivien Leigh. Elle est parvenue à incorporer cinq de ses seize pensionnaires dans son film *The Roman Spring Of Mrs. Stone.* Au cours d'une scène de nuit où elle doit errer à travers les rues de Rome, elle assura le directeur que la saison étant celle où les chats se promènent la nuit, et s'accouplent, il serait beaucoup plus réalistique d'en rencontrer quelques-uns sur son chemin. Ce qui fut dit fut fait...

Le nouveau rôle d'étoile de GEORGE HAMILTON confirme les succès que les studios d'Hollywood prédisaient il y a à peine un an.

GINA LOLLOBRIGIDA que l'ensemble des lecteurs et des correspondants de la Presse Etrangère d'Hollywood ont choisie comme l'actrice la plus populaire de l'année.

CAROLYN JONES et KIRK DOUGLAS appartiennent au groupe de ceux qui croient que trop de femmes délaissent le foyer et que trop d'hommes les encouragent en arborant le tablier et l'époussette.

JOBY BAKER, un des plus rafraîchissant visages parmi les nouveaux acteurs d'Hollywood, que nous voyons dans "The Wackiest Ship In the Army", revient dans sa ville natale, Montréal, où il a des projets pour des engagements dans des clubs de nuit.

Le problème

Vu par une « teenager », le problème des jeunes nous paraît de ceux qui peuvent se régler avec beaucoup de compréhension et de bonne volonté de part et d'autre. Yvette Mimieux, qui n'a que 18 ans et qui déjà devient vedette importante m'a dit « je m'accroche à ma bonne étoile, car je dois beaucoup au hasard. Je remercie ma mère qui m'a habituée jeune à me raisonner, et qui n'a pas toujours cédé à mes désirs. Mais j'ai appris aussi que la bonne entente entre parents et « teenagers » vient de la patience, de la fermeté et de la compréhension des parents. L'exemple est une puissance avec laquelle on doit compter sans cesse ». La vedette de *Light In The Piazza* avec Rossano Brazzi et Olivia de Haviland est d'avis que l'habitude de la discipline, des exercices fait partie du programme de sa famille. Il est vrai que le jeune homme ou la jeune fille de 15 ans croit que ses parents sont arriérés de 20 ans. Si à leur tour, les parents croient que les enfants dépassent les ambitions ou les exagérations de l'époque actuelle, voilà un large fossé. La jeunesse a besoin d'être guidée et retenue, mais pas bousculée avec emportement, et sans explication.

Poussière d'étoiles...

Roger Moore joint à ses talents de musicien celui de raconteur intéressant et de caricaturiste. Dans ses loisirs il collabore à des essais de chansons populaires. Entre deux scènes de *Gold Of The Seven Saints* il raconte qu'il entendit un jour un revenant disant à un autre esprit : « Do you believe in human beings ? » — Fred MacMurray, étoile de la comédie de Walt Disney *The Absent Minded Professor* est assez bon violoniste pour avoir déjà pris part à des concerts, il tire aussi bien de beaux sons du saxophone, et ses talents dans l'art de la peinture sont reconnus. Homme d'affaires, on le considère comme l'un des meilleurs agents d'immeuble d'Hollywood. — Melina Mercouri, qui tient le rôle de fille des rues dans *Never On Sunday*, fait partie, en réalité d'une des plus belles familles de Grèce. — Angie Dickinson est peut-être la meilleure joueuse de « poker » de tout Hollywood. L'étoile de *Sins Of Rachel Cade* dit que le fait de se trouver continuellement avec des écrivains favorisa cette habitude apparemment, la partie de cartes serait propice à l'éclosion des idées.

Chance ?

Dolores Hart qui est favorisée d'une beauté naturelle, croit ressembler à plusieurs visages entrevus mais dont elle ne peut jamais se rappeler les noms. « Je crois que les neuf-dixièmes des succès, au cinéma, nous viennent de la chance et des dons naturels qui nous ont été gratuitement donnés en naissant. Je trouve ridicule de s'en glorifier... » Parlant d'Elvis Presley, avec qui elle tourna quelques films, dont *Loving You*, elle dit : « Je n'ai jamais rencontré, à Hollywood,

de jeune homme plus courtois et plus poli ». Dolorès, qui est née à Chicago, passa la grande partie de son adolescence dans la vallée de San Fernando, à 20 milles de Hollywood. Après des études au collège Marymount, elle fut remarquée par le producer Hal Wallis, qui lui confia son premier rôle au cinéma.

Ambition

Jack Kelly est tenaillé par l'ambition de jouer une pièce à Broadway, une simple pièce, affirme-t-il, à la portée de tout le monde. L'acteur de *Maverick* à la télévision avoue qu'il considére ses rôles à l'écran, petit ou grand, d'un grand intérêt, mais que rien ne lui semble comparable à l'expérience des applaudissements des auditoires vous communiquant qu'ils ont compris le message que vous voulez leur transmettre par votre interprétation d'un rôle. Il faut connaître cette satisfaction au moins une fois au cours de sa carrière d'acteur, assure-t-il.

Nouvelles de partout

Natalie Wood vient à peine d'atteindre l'âge de voter, mais elle est pourtant un vétéran du cinéma où elle brille depuis dix-neuf ans. Elle a débuté en 1942. Dans son dernier film, *Splendor In The Grass,* elle tient un de ses rôles le plus important. — Leslie Caron considère sérieusement omettre son nom Leslie, et ne conserver que le dernier, Caron. Elle continuerait sa carrière sous l'appellation Caron. La raison de ceci, fait remarquer la charmante parisienne serait que les films dont le titre ne comporte qu'un seul mot furent ses plus grands succès. Parmi lesquels *Lili, Gigi, Gaby* et le dernier, *Fanny* que nous verrons d'ici quelques semaines.

Potins

Pat Boone, qui déclina d'embrasser la vedette de son premier film, parce que le scènario ne le mentionnait pas, se reprend dans son dernier : *All Hands On Deck* qu'il tourne actuellement à 20th Century Fox, dans lequel le scénario « exige » qu'il embrasse l'héroïne quatre fois... — Entre ses engagements de club de nuit, ses disques et ses programmes télévisés, Peggy Lee se détend en pratiquant ses arts favoris : la peinture et la lecture. Son auteur préféré est Ralph Waldo Emerson. « Cet auteur nous offre des leçons de force et de courage », dit-elle. « Par exemple il vous dit : « God will not have His work done by cowards ». Pour moi cela veut dire : « Ne laissez pas vos problèmes personnels obstruer le bon travail que vous devez accomplir ».

De retour au pays

Joby Baker, qui tient un rôle charmant dans la comédie *Gidget Goes Hawaiian* de Jerry Bresler, retourne à Montréal, son lieu de naissance, où il doit inaugurer un nouvel acte de club de nuit.—

L. G.-S.

La talentueuse MARGARET WHITING qui est vedette de plusieurs séries télévisées, ne laisse jamais les Canadiens indifférents lors de ses apparitions sur nos écrans.

BURT LANCASTER s'est fait raser le ciboulot pour son rôle-titre dans le film "Birdman of Alcatraz".

DES FILMS FRANCAIS

Le maître de forge

avec ANTONIO VILAR, VIRNA LISI, MARIO GIROTTI, CATHIA CARO, ROBERTO REY.

Dans un village de France, à la fin du XIXe siècle. Claire de Beaulieu est fiancée à son cousin Gaston de Bligny. S'étant endetté au jeu, celui-ci n'a d'autre recours que d'épouser Athénais, la fille d'un riche chocolatier, Moulinet. Par dépit, Claire consent à devenir la femme de Philippe Derblay — propriétaire de l'importante forge locale — malgré leur différence de condition et bien qu'elle ne partage pas son amour. Toujours éprise de Gaston, Claire se refuse à son mâri. L'affection de ce dernier, sa droiture en toutes circonstances, finissent cependant par lui gagner l'admiration et la tendresse de Claire. Mais, à la suite des manoeuvres d'Athénais — jalouse depuis toujours de Claire — Philippe et Gaston s'affrontent en un duel au pistolet. Claire est blessée en cherchant à protéger Philippe. Elle guérira et sera enfin heureuse auprès de son mari.

Avec l'appoint du Cinémascope et de la couleur, cette nouvelle version du célèbre roman de Georges Ohnet, retrouve un nouvel attrait, tout en ne perdant rien de ses qualités sentimentales et dramatiques. Le ton sobre donné à ce drame et l'adroite reconstitution du cadre se complètent pour composer un film émouvant et soigné dont l'intrigue, aujourd'hui comme hier, touchera le public, féminin spécialement.

Une mise en scène importante donne toute son ampleur, que soulignent et développent Cinémascope et Technicolor, à de nombreux et riches décors, de beaux extérieurs, de splendides costumes. L'action est sûrement menée, mettant bien en relief les dramatiques conflits de sentiments.

DES FILMS FRANCAIS

Les Motards

avec ROGER PIERRE, JEAN-MARC THIBAULT, FRANCIS BLANCHE, JACQUELINE MAILLAN, COLETTE DEREAL, VERONIQUE ZUBER.

Marc Pugnaire (Jean-Marc Thibault) est aimé de Véronique (Véronique Zuber) et semble promu à un brillant avenir de brigadier motocycliste. Oui, mais Véronique a un frère : Roger (Roger Pierre), qui ne réussit que dans la gaffe. Ainsi, il annonce qu'il va s'engager dans la police pour faire équipe avec Marc. Ils vont donc attendre ensemble à Orly un diplomate étranger, possesseur d'une serviette bourrée de très importants documents. Bien entendu, Roger prend de l'initiative, l'ambassadeur (Francis Blanche) est kidnappé et la serviette volée. Pour retrouver les documents, Marc et Roger s'attardent dans un salon de coiffure, traînant dans une école de danse, un élevage de porcs... et ainsi de suite jusqu'au coup de théâtre final où l'ambassadeur se verra rapporter la serviette... par les espions eux-mêmes.

La plus continuellement drôle des performances du sympathique tandem Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. L'accumulation des « gags », le ton de farce loufoque soutenu de bout en bout avec une remarquable adresse, font de cette production une exceptionnelle réussite.

Le scénario entraîne le spectateur ravi, et un peu bousculé, de gag en gag. La continuité entre ceux-ci est assurée en outre par le personnage ahurissant de l'ambassadeur dont chaque apparition déchaîne les rires. Toutes les scènes sont réalisées avec beaucoup d'adresse, d'entrain et de bonne humeur.

DES FILMS FRANCAIS

SYLVIANE DE MES NUITS

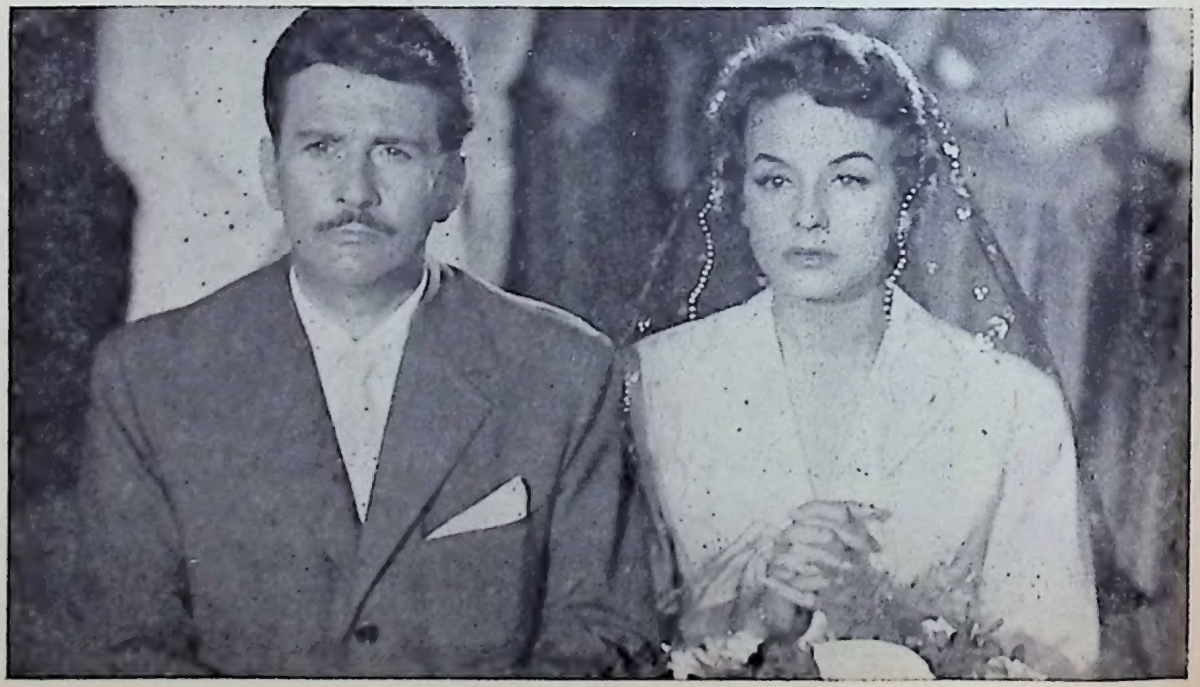
avec FRANK VILLARD, GISELE PASCAL, DENISE GREY, JACQUES DACQMINE, ROLANDE SEGUR, NADINE BASILE, GEORGETTE ANYS.

Marianne (Rolande Ségur) ayant épousé son ami Charles (Jacques Dacqmine), le décorateur Michel Lenoir (Frank Villard) en est fort affecté. Pour l'oublier, il crée un personnage fictif, Sylviane, dont tous finissent par croire à l'existence. A Saint-Sébastien, Michel rencontre Gaby Lemontier (Gisèle Pascal), vivante image de Sylviane, et l'épouse. A Paris, Gaby, journaliste sportive, est reprise par son travail, ce qui irrite Michel qui abhorre ce milieu. De son côté, Gaby, que tous prennent pour Sylviane, croit à l'existence de celle-ci et quitte Michel. Participant à une expédition spéléologique, Gaby est blessée. Michel l'apprenant, se précipite vers elle. Gaby se rend enfin compte combien est grand l'amour de Michel et que Sylviane n'était pour lui qu'un rêve qu'elle a matérialisé.

Cette oeuvre intelligente, adroite et fine mêle un amour de rêve à un amour réel. Marcel Blistène a donné à son sujet un caractère humain, vivant, juxtaposant l'immatériel et le matériel en des notations justes et vraies.

Le récit se déroule à un rythme alerte, donnant à chaque personnage l'ambiance particulière qui lui convient, soulignant par d'intelligents détails leurs différences de comportement. Grâce au Cinémascope et à la couleur, les très pittoresques extérieurs de Madère, du Portugal, d'Espagne, de Paris, ainsi que les très modernes, riches et luxueux décors, sont pleinement mis en valeur.

Gisèle Pascal campe avec un grand talent un personnage aux aspects fort divers, passant adroitement de l'indifférence à l'amour, de l'enthousiasme à la résignation, de l'attachement à la révolte. Frank Villard fait de son personnage un être sensible, émotif, attachant par sa diversité. Nadine Basile, en femme aigrie et jalouse, a de très bonnes scènes. Jacques Dacqmine a de l'élégance et de la prestance. Denise Grey est fort amusante.



DES FILMS FRANCAIS

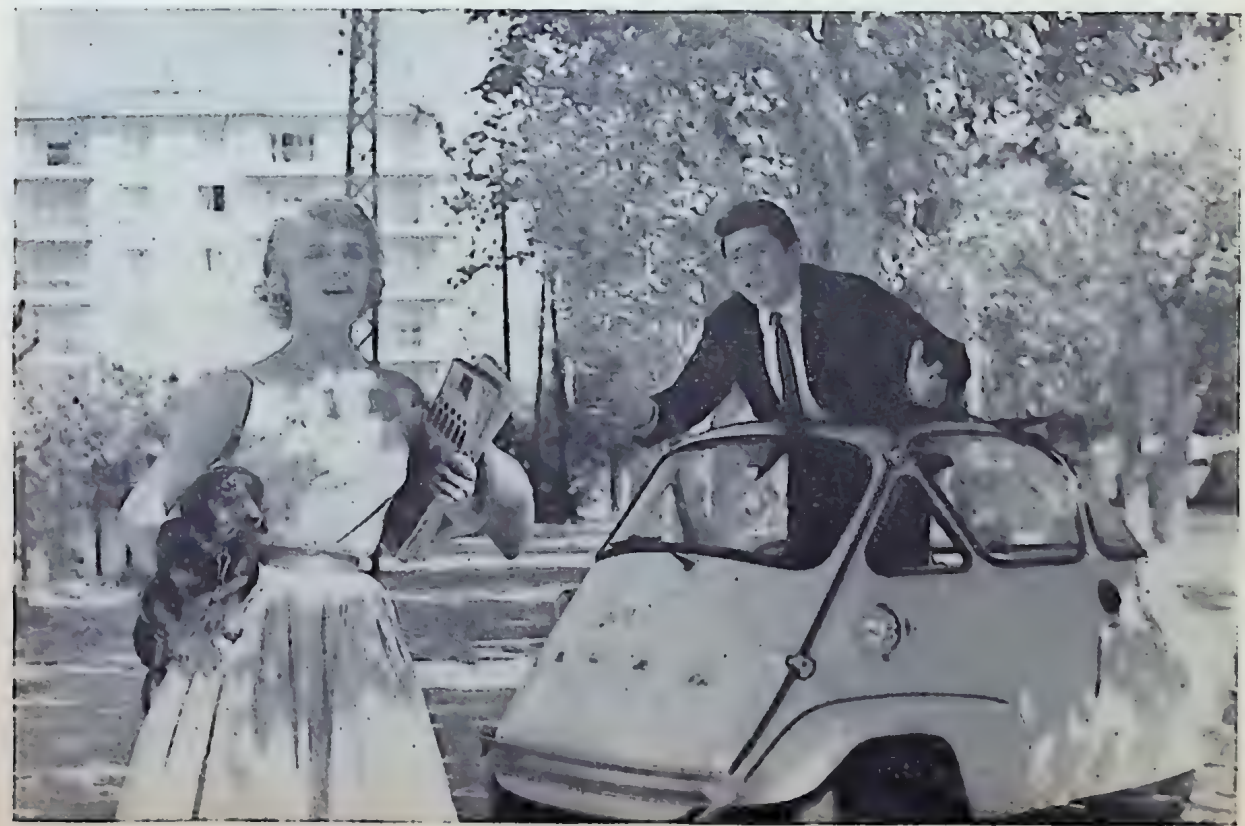
LE TOMBEUR

avec JACQUES JOANNON, PIERRETTE BRUNO, GABRIELLO, MARTHE MERCADIER, GENEVIEVE CLUNY, MISCHA AUER, DENISE GREY, GABY MORLAY.

Edouard (dit Doudou) Douçin, héritier des Sucres Douçin, doute d'être aimé pour lui-même. Il tombe amoureux d'une blonde inconnue, Babette, la suit, se fait inviter chez elle, et grimpe au deuxième étage pour dîner, mais oublie l'entresol, et se trouve fiancé à une autre jolie fille, la brune Poupette. Dès lors, il va mener de front ses deux idylles, assistera avec ingéniosité, aux deux repas de fiançailles dans le même restaurant, mais sera démasqué par les deux familles. Son valet, James, lui recommande d'être prudent à l'avenir. Alors passe une sémillante jeune fille tenant un caniche en liesse. Il la suit...

Comédie franchement gaie, malicieuse et basée sur une bonne situation comique inventée par l'humoriste Marcel Arnac. D'une méprise d'étages provient l'imbroglio qui ne se dénoue que par la catastrophe. Tourné en partie à Paris et sur la Côte d'Azur, ce film est mouvementé à souhait, criblé de « gags » originaux et drôles.

René Delacroix a réalisé de main de maître une brillante comédie qui n'a d'autre prétention que celle de faire rire et il y a réussi pleinement. De nombreuses trouvailles amusantes entretiennent une constante gaieté pendant tout le film.



DES FILMS AMERICAINS

Le vétéran acteur anglais, RALPH RICHARDSON, dans le rôle du général, s'adresse aux passagers à bord de son bateau Exodus.

Informé de l'intention des Arabes d'attaquer Gan Dafna, Ari dirige l'évacuation des habitants du village.

EXO

...c'est le nom d'un vieux bateau acheté par quelques Juifs pour transporter plus de 700 de leurs compatriotes réfugiés, de Chypre à la Palestine. Entassés sur les ponts, ces misérables vivent des moments d'angoisse et de misère jusqu'au jour

La garde-malade Kitty (EVA MARIE SAINT) fait tous les efforts possibles pour ramener à la santé le blessé Ari (PAUL NEWMAN).

Dov Landau (SAL MINEO) dans une tentative d'évasion essaie de se libérer d'un soldat anglais faisant partie de l'escorte qui accompagne un groupe de juifs vers un camp d'internement.

DES FILMS AMERICAINS

Kitty et Karen (JILL HAWORTH) ne peuvent contenir leur joie à la nouvelle que l'Exodus peut se diriger librement vers la Palestine.

Kitty qui a été informée par Taha (JOHN DEREK) des intentions du colonel Von Storch's (MARIUS GORING) d'attaquer la ville, aide à l'évacuation.

DUS

*où une bonne nouvelle met une lueur d'espoir dans leurs coeurs inquiets. Les événements qui précèdent l'embarquement sur l'*Exodus, *démontrent bien la détermination de ce peuple opprimé. C'est un film à ne pas manquer.*

Ari, que l'on voit sur le pont du navire Exodus, a revêtu l'uniforme d'un capitaine anglais, ce qui lui a permis de sauver plus de 700 internés.

David, soldat qui combat pour la liberté, (joué par MICHAEL WAGER) prend le temps de s'arrêter un moment pour déclarer son amour à Jordana (ALEXANDRA STEWART).

Un "monstre sacré"...

YUL BRYNNER

par Léopold Massiera

Depuis quelques années, un nouveau « monstre sacré » a pénétré et conquis une place enviée dans le prestigieux royaume du VIIe Art. Il s'agit d'une personnalité fort insolite par son physique, mais possédant un grand talent de comédien : « Yul Brynner ».

Ah ! depuis sa naissance cinématographique, que n'a-t-on pas écrit sur lui et particulièrement sur son élégante (car elle est) calvitie. On l'a encensé et on l'a plaint ; mais, à force de dire du bien ou du mal sur lui, on — et par cet « on » j'entends aussi bien les journalistes que le public — en a fait une vedette internationale, accession qu'il a pu confirmer par ses brillantes qualités artistiques.

Yul Brynner est le prototype par excellence de l'artiste international. En effet, il est très difficile de lui conférer une nationalité exacte, car il a vu le jour, le 11 juillet 1920, dans l'Ile de Sakhaline, une possession russe située au large du Japon.

Pratiquement, Yul Brynner est le mélange d'une demi-douzaine de nationalités et pour simplifier(!) les choses, il se présente comme étant le fils d'un Mongol et d'une Gitane.

Finalement, et là le romancier de Science-Fiction prend le dessus chez moi sur le journaliste, Yul Brynner est déjà un homme de demain : un Terrien.

Il mesure six pieds. Ses yeux sont noirs et brillants, et sa voix profonde.

Après un séjour à Peiping, à l'âge de dix ans, Yul Brynner fut envoyé en France où il commença à faire ses études qu'il abandonna, une fois adolescent, pour devenir chanteur de cabaret. A l'époque, il chantait, en s'accompagnant à la guitare, des ballades dans toutes les langues.

Pourtant, cette vie de troubadour nocturne le lassa vite. Il s'exerça au trapèze et réussit à se faire engager par le Cirque d'Hiver, ce qui lui permit de récolter 47 fractures en tous genres, avant d'abandonner la voltige.

Le théâtre le passionnant depuis fort longtemps, il se joignit à la célèbre troupe de Ludmilla et Georges Pitoeff qui possédait alors le Théâtre des Mathurins, et exerça à peu près t o u s les emplois : machiniste, accessoiriste, charpentier et, à l'occasion ... acteur.

A ses moments perdus, il chantait encore dans les cabarets et suivait des cours en Sorbonne. C'est ainsi qu'il obtint sa Licence de Philosophie. Il rencontra aussi le grand et regretté animateur de théâtre Michaël Chekov qui le prit en amitié.

En 1941, Yul Brynner débarqua aux Etats-Unis, car Chekov l'avait engagé pour incarner « Fabian » dans « La Nuit des Rois » de Shakespeare. Il joua cette pièce en tournée pendant dix-huit mois.

A ce moment-là, il parlait déjà couramment cinq langues : l'anglais, le français, le hongrois, le japonais et le russe.

Pendant la guerre, il devint speaker à la radio pour les émissions destinées à la France. Il travailla également à la Télévision qui en était encore à ses balbutiements.

Vers la fin de la guerre, il se fit naturaliser citoyen américain.

Les hostilités terminées, Yul Brynner resta à la télévision et eut sa propre émission : « At Home », au cours de laquelle il chantait, jouait de la guitare et présentait des vedettes invitées.

De temps en temps, il décrochait un engagement à Broadway.

En 1947, une des pièces qu'il interprétait, « Lute Song » avec Mary Martin, obtint un très grand succès et il partit la jouer à Londres.

Il en profita pour faire une petite visite de politesse à Paris où il s'exhiba comme chanteur au Carrère.

Quand il retourna aux Etats-Unis, il fit de nouveau de la radio, puis devint metteur en scène à la télévision.

Sa mémoire prodigieuse le servit à merveille, car elle lui évitait de jeter un coup d'oeil sur le manuscrit. Il connaissait même tous les rôles mieux que les acteurs.

Enfin, il décrocha, à Broadway, le rôle qui devait faire de lui une étoile de première grandeur et lui valoir toutes les récompenses imaginables : « Le Roi et Moi ».

Il joua cette pièce plusieurs années consécutives et dans la plupart des grandes villes des Etats-Unis.

Pourtant, c'est à Chicago qu'il connut ses meilleurs moments car, entre les représentations, il se rendait à l'Université de Northwestern et préparait son Doctorat en Philosophie.

C'est en le voyant dans « Le Roi et Moi » que Cecil B. De Mille décida de lui confier le rôle du « Pharaon » dans sa superproduction : « Les Dix Commandements ».

Inspirée de la bible, cette fresque grandiose reste comme une des plus grandes oeuvres du cinéma. Elle bénéficie d'une très belle interprétation qui, en sus de Yul Brynner comprend notamment Charlton Heston dans le rôle de « Moïse », Yvonne de Carlo, Anne Baxter, Edward G. Robinson, Debra Paget, etc...

Il est à noter que Yul Brynner avait déjà fait auparavant une apparition à l'écran dans le rôle d'un gangster pourvu de cheveux dans « La Brigade des Stupéfiants » ou « Port of New-York », sous la direction de Laslo Benedek, avec Scott Brady et Lynn Carter.

Grâce à sa magistrale interprétation dans « Les Dix Commandements », Yul Brynner se vit sacré grande vedette cinématographique sur le plan international.

La 20th Century Fox décida de porter à l'écran « Le Roi et Moi » et, tout naturellement, fit appel à Yul Brynner pour être à l'écran le personnage qu'il incarnait si bien à la scène.

C'est ainsi que, sous l'apparence du Roi du Siam, Yul Brynner fit son apparition sur les écrans européens, car ce film fut présenté chez nous bien avant « Les Dix Commandements ».

Auprès de lui, la sensible Deborah Kerr fut, avec beaucoup de charme et d'humour, une jeune veuve anglaise engagée comme gouvernante des héritiers de la couronne.

Yul Brynner parut ensuite dans « Anastasie », un CinémaScope d'Anatole Litvak retraçant la vie d'une amnésique incarnée par Ingrid Bergman qu'un maître-escroc persuade qu'elle est l'héritière des tsars.

En 1957, il fit une très belle création dans « Les Frères Karamazoff » de Richard Brooks, d'après le roman de Dostoiewsky, dans le rôle de l'impétueux Dimitri, auprès de l'émouvante Maria Schell.

L'année suivante, il fut de nouveau le partenaire de la fine Deborah Kerr dans « The Journey » et parut dans le dernier film de Cecil B. De Mille : « Les Flibustiers ».

Récemment, Yul Brynner a repris, en Espagne, la place de Tyrone Power laissée vacante par son tragique et brutal décès, dans « Salomon et la Reine de Saba » auprès de la capiteuse Gina Lollobrigida.

A Paris, Yul Brynner a tourné « Encore une fois, avec sentiment », sous la direction de Stanley Dowen, une plaisante comédie où il avait pour partenaire la délicieuse femme de Rex Harrison : Kay Kendall, qui vient malheureusement de mourir à Londres à l'âge de trente-trois ans.

Récemment, nous avons vu Yul Brynner dans « Le Bruit et la Fureur » de Marton Ritt, où il incarne « Jason », le fils adoptif d'une vieille et orgueilleuse famille du Sud des Etats-Unis. En intrus maudit, il tente de réhabiliter cette famille en passe de se dissoudre dans la pire décadence.

Joanne Woodward, Margaret Leighton, Stuart Whitman et Françoise Rosay sont les autres protagonistes de cette oeuvre passionnante.

Le 6 septembre 1943, Yul Brynner a épousé l'actrice Virginia Gilmore. Le 23 décembre 1946, ils ont eu un fils qui s'appelle Rocky.

Yul Brynner ne sait pas le solfège, il joue d'oreille, mais il connaît plusieurs milliers de ballades et chants folkloriques dans les langages les plus divers.

Ses deux principales passions sont la photographie, dont il est un véritable virtuose, et les voyages.

Il s'est fait raser le crâne pour incarner à la perfection le Roi du Siam et il persévéra, avec juste raison, pour bien représenter un pharaon.

Yul Brynner est venu passer quelque temps en Europe pour se reposer et il a profité de ses loisirs pour faire de magnifiques photos qui enrichiront sa collection.

A son retour aux Etats-Unis, il sera la vedette d'un film tiré du roman du journaliste américain le plus parisien, Art Buchwald : « Un cadeau pour le patron ».

Yul Brynner apparaîtra sous les traits d'un gangster italien de Chicago qui, fortune faite, se retire dans sa Sicile natale ; mais des anciens compagnons troubleront sa retraite en lui offrant, en guise de cadeau, une ravissante blonde couverte d'hermine et de diamants...

Un nouveau bon rôle en perspective pour le « chauve à charme », ainsi qu'on a surnommé cet acteur consciencieux : Yul Brynner.

LÉOPOLD MASSIÉRA

Notre roman d'amour

LEQUEL M'AIMAIT?

par Hélène Roudaud

Nous étions tous réunis dans le hall de la pension de famille. Suzy me dit :

— Je ne sais pas pourquoi tu en veux à ce pauvre garçon ; tu tombes toujours dessus !

— Dis que je pique ! répliquai-je sur un ton ironique.

— Tu es d'une injustice !

— Et toi d'une partialité !

— Par exemple ! En tout cas, Luis est de mon avis.

Luis del Coral coula vers moi le regard de ses splendides yeux noirs. Sa réponse attisa mon animosité :

— Jean Maucourt est ridicule. Il marche comme un poteau de télégraphe.

Suzy se récria :

— Il cause bien.

— Causer ! reprit Luis, il n'a jamais pu articuler une phrase de dix mots. Au septième, il se trouble et il avale les trois autres. Un agréable causeur, vraiment ! Un magnifique orateur !

Suzy insista :

— C'est que Janine se plaît à l'intimider ; il parle très bien quand il est en confiance.

Ce mot de *confiance* eut le don de nous amuser. Les rires résonnèrent entre les murs et s'envolèrent par la baie ouverte jusque sur l'Océan tout proche.

Je passais mes vacances à Royan. Mon père nous avait ruinées, puis était mort de chagrin. Egarée par le malheur, ma mère avait apporté ses bijoux, ses tableaux, ses meubles au Mont de Piété. Son inaptitude à saisir la moindre réalité nous avait bientôt conduites toutes les deux dans un étroit appartement de Belleville. Mais ma santé réclamait l'air marin. « Envoie-moi cette grande fille », avait dit ma grand-mère.

Plus pratique, son courage obstiné avait réduit l'infortune : elle avait ouvert une pension de famille à l'enseigne des *Vagues Bleues*.

D'instinct, dès mon arrivée, je m'étais incorporée à un groupe de jeunes estivants gais comme l'été lui-même.

Parmi eux, je m'intéressais surtout à Luis. Il avait vingt-cinq ans. Il était Espagnol. Beau garçon, séduisant et intelligent, il m'avait plu dès la première minute. De tous les jeunes gens de notre groupe, aucun ne pouvait se vanter de l'égaler en charme et en élégance. Et surtout pas le pauvre Jean Maucourt — Ah ! surtout pas lui !

C'était entre nous de continuelles discussions au sujet de ce malheureux.

Excédée ce jour-là, j'avais décidé de faire cesser la querelle par mon silence. Mais le moyen de faire taire Suzy ?

La voilà qui reprenait :

— Dans le tête-à-tête, Jean est charmant.

Alors je m'amusais à l'irriter.

— Possible ! Mais si tu le voyais au casino !...

— Au casino ! Je n'y vais pas parce que je n'aime pas le monde. C'est peut-être pour cette raison que je garde tout mon bon sens.

Un éclat de rire de Florence lui répondit, suivi de quelques autres :

— Oui, riez, dit Suzy, c'est plus facile que d'avoir du jugement.

Elle haussa une épaule, exaspérée. André vint à son aide.

— Jean Maucourt est un brave type. Il possède une grande valeur morale. Il ne ressemble en rien à ces éphèbes minces et maniérés que nous rencontrons au dancing et qui ont l'air de figurines pour devanture de tailleur. Il est bien moins vêtu et un peu plus posé. Cela tient à ce que la situation assez précaire de sa maman l'a initié de bonne heure aux soucis de la vie. Elle est veuve et habite une petite maison près d'Angoulême.

— Bah ! c'est bien possible, répliquai-je. Mais pour ce qu'on en fait de la valeur morale ! Celle de Jean ne l'empêche pas d'être habillé dans des vêtements de confection et de se montrer tout à fait dépourvu de romanesque et de fantaisie. Un homme raisonnable à ce point, c'est l'ennui en bouteille.

Je prenais un malin plaisir à me montrer outrancière dans mes idées. En dépit des catastrophes familiales, j'étais la reine de notre groupe et j'étais très sollicitée. Or, je n'avais pas de dot et je pensais que pour être heureux en ménage une certaine aisance est indispensable. Un coeur et une chaumière — non, merci ! — De plus, je voulais un grand amour, flamme haute et échevelée.

Soudain, la voix de Suzy s'éleva de nouveau au-dessus du murmure des autres :

— Voilà ce qu'il advient quand on se nourrit

de compliments ! On n'a plus que la frivolité dans l'esprit.

Je pinçai les lèvres que j'ai larges et rouges.

— Frivolité ! Non. Bien qu'on dise beaucoup de choses en ce genre sur mon compte. Mais la sentimentalité, la passion, le rêve merveilleux, oui.

Luis à ce moment me saisit le coude :

— Quelle chose stupide que d'être raisonnable, dit-il de sa voix chaude aux inflexions charmeuses. Quelles satisfactions peut-on trouver avec un être pondéré, pratique, de caractère taciturne qui vit en marge de l'existence mondaine, incapable de frissonner sous le souffle de l'amour.

Je souris, enchantée. Mon coeur battait à petits coups joyeux. Je posais mon regard sur le visage au teint mât de Luis, sur ses yeux d'un brun velouté dont l'expression de douceur était ensorceleuse.

Entre nous régnait cette entente spirituelle que l'avenir change parfois en une tempête ardente.

* * *

Le ciel était bleu, la mer frangée de nacre. Le phare de Cordouan brillait comme une colonne de marbre.

J'entraînai Luis dans une crypte creusée dans les rochers de Saint-Georges.

Nous venions de faire trois kilomètres sur la plage par une chaleur tropicale.

Etais-je lasse ?

Je me donnais cette raison en premier lieu. En second, franche avec moi-même, je sus que je cherchais une occasion d'être seule avec le bel Espagnol.

Le reste de la bande traînait un peu. Suzy et André passèrent près de notre refuge. Ils s'arrêtèrent pour cueillir des fleurs sauvages, sans soupçonner notre présence proche.

Suzy expliquait :

— Je vais entrer en octobre à l'Ecole des fermières.

— Et après ? s'informait André.

— Le bled, mon cher ; une grande étendue quelque part dans les Charentes ou en Normandie.

Ils continuèrent leur chemin.

Alors la voix de Luis s'éleva. Il en faisait jouer les notes avec une rare souplesse.

— Et vous, Janine, quel est votre idéal ?

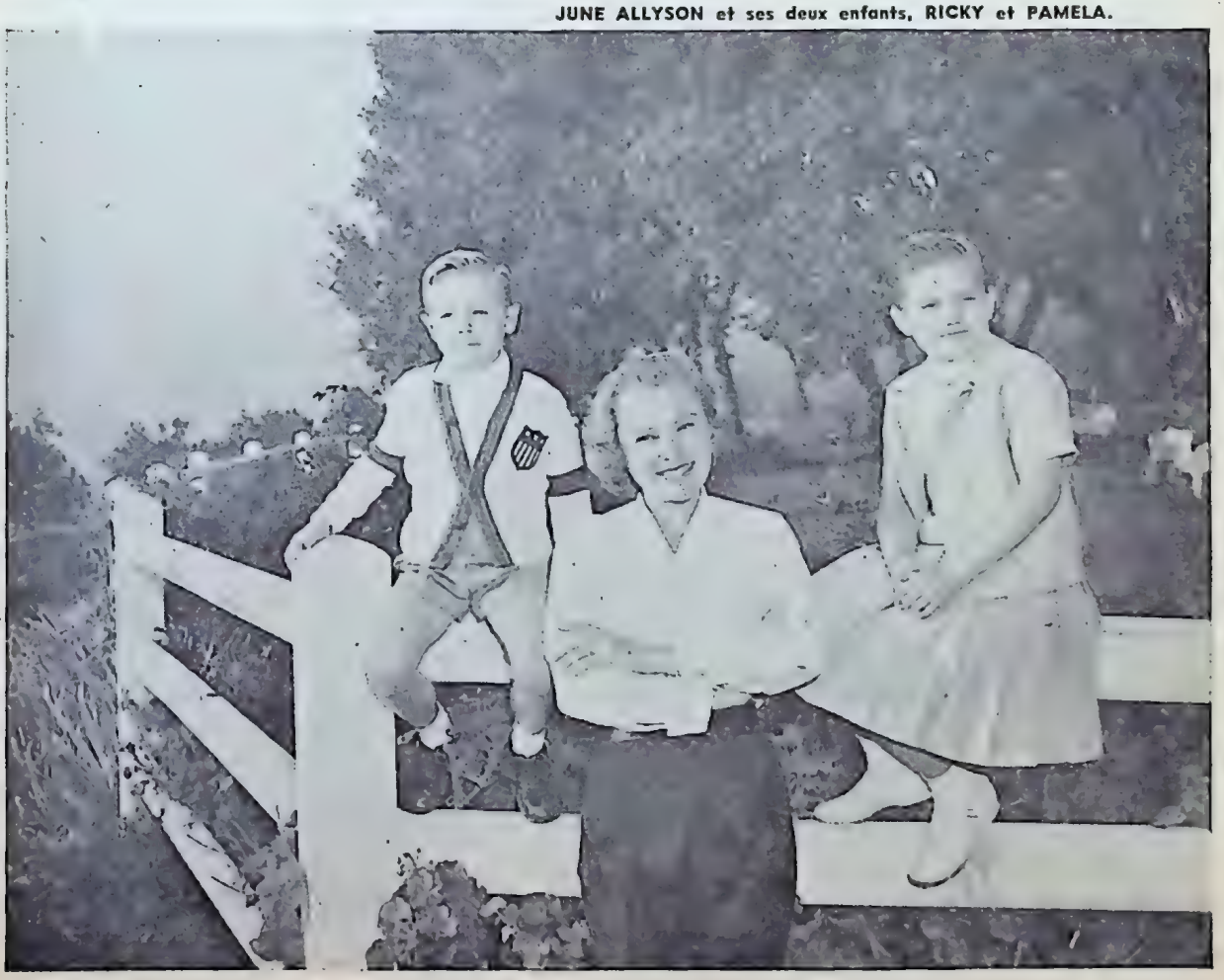
— Vivre une belle aventure avec l'homme de mon choix.

— Ah ! Très bien, fort bien.

Un silence.

M'étais-je exposée à une déception ? C'est vers une autre réponse que je tendais. Mon souci de

JUNE ALLYSON et ses deux enfants, RICKY et PAMELA.



conquérir et de fixer ce passant à la grâce incomparable me poussa à tenter une seconde expérience.

— D'ici trois semaines il faut que j'aie trouvé une situation, fis-je à brûle pourpoint.

— Pourquoi ? demanda Luis, son visage levé vers le mien. Est-ce que c'est un autre idéal ?

— Oh non ! Mais que faire ? Sous des dehors brillants, la plupart des jeunes filles d'aujourd'hui n'ont que le travail pour assurer leur indépendance.

— Vous pouvez du moins choisir ce travail.

Je soupirai :

— Pas toujours.

— Comment ?

Mon idée faisait son chemin. J'expliquai :

— Tenez ! Moi, par exemple. Je ne suis pas spécialisée. Je vais donc être contrainte d'accepter une place dans une administration quelconque.

— A Paris ?

— A Paris ou ailleurs.

— Vous, dans un bureau, avec ce teint de fleur, cette bouche de fruit...

Transportée brusquement au septième ciel, par les ailes du rêve; je feignis pourtant la tristesse.

— Hélas ! La chance ne sourit pas à toutes les femmes. Le meilleur que je puisse espérer c'est que mes conditions de travail soient avantageuses.

— Ne pourriez-vous pas rester avec votre grand-mère ? Elle n'est plus à l'âge où l'on peut compter sur de longues années d'activité. Dans quelque temps vous la remplaceriez.

— Aïe !... Directrice d'une pension de famille... Patronne de restaurant...

A la manière dont je balbutiai quelques vagues dénégations, Luis dût comprendre que cette perspective ne me souriait guère. Il dit avec une parfaite courtoisie :

— Une jeune fille aussi fêtée et adulée que vous l'êtes ne saurait, en effet, se montrer à la caisse et à la cuisine. En outre, Royan, si agréable en été, doit être en hiver un horrible trou.

Sa voix a des inflexions caressantes. Des étoiles d'or dansent dans ses prunelles. Il me prend les mains :

— Avez-vous confiance en moi, Janine ?

— Oui, bien sûr.

— Je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un dans

La Presse Etrangère de Hollywood a généreusement distribué trente-quatre globes dorés aux célébrités du cinéma, lors d'un banquet annuel à l'Hôtel Beverly Hilton. Voici quelques photos prises au cours de cet important événement : 1. GINA LOLLOBRIGIDA recevant le globe des mains de RICHARD WIDMARK. 2. TONY CURTIS et sa femme JANET LEIGH reçurent chacun un globe. Tony en qualité de favori mondial (avec Rock Hudson) et Janet pour son rôle dans "Psycho". 3. JAMES SHIGETA et MIYOSHI UMEKI

votre vie ou quelque chose qui vous retienne en France ?

La question de Luis me troubla si fort que je perdis la mémoire. J'oubliai jusqu'à la présence de ma mère à Paris, dans son petit appartement de Belleville. Je répondis :

— Non, rien ni personne ne me retiennent ici ; c'est l'évidence même, monsieur le devin.

Il rit et se pencha davantage vers moi.

— Encore une question, dit-il. Etes-vous sûre que j'aurais beaucoup de plaisir à trouver l'occasion de vous être utile ?

Utile ? Le mot arrêta un instant mon élan. Mais quoi ! Luis avait le sens de la mesure, voilà tout. Il était Espagnol ; mais c'était aussi un hidalgo, un garçon de race noble, un jeune homme raffiné et plein de délicatesse. Il ne brusquait pas les déclarations.

— Je crois, répondis-je, après quelques secondes de silence.

— Eh bien ! parlons à coeur ouvert. Vous êtes abattue et mélancolique à l'idée d'aller vous enfermer dans un bureau. Que diriez-vous si je vous proposais une autre façon de vivre plus en rapport avec votre intelligence, votre éducation et vos goûts ?

Je me rends bien compte que je ne fus pas maîtresse de toutes les nuances de sentiment qui passèrent dans mon exclamation. Je la corrigeai d'ailleurs aussitôt.

— Cela dépend, fis-je.

— Je ne désire que votre bonheur.

« Bonheur ! » Il avait dit « bonheur ». Il roulait délicieusement les *r*. Des souffles passaient sur moi arrachés à l'étendue marine baignée de soleil, sentant l'algue et le sable. De la grotte, on entendait de la musique. « Bonheur ». Oh ! oui !...

— Si je vous trouvais une situation en Espagne, qu'en diriez-vous ?

Espagne ! Autre mot qui me transporta très loin. J'entendis le bruit des castagnettes. Je vis la cape du toréador. Je sentis sur mes lèvres le goût de la grenade. Chaleur, musique, saveur. Ah ! que ce mot s'accordait bien avec le profil net, le safran de la joue, le velours de l'oeil de mon compagnon.

---

accompagnent NANCY KWAN qui remporta un trophé pour son beau travail dans "The World of Suzie Wong". 4. La charmante JEAN SIMMONS est accueillie par le président FREDERICK PORGES. 5. JACK LEMMON, MAUREEN O'HARA, TONY CURTIS et SAL MINEO. 6. POLLY BERGEN que nous verrons bientôt dans "Cape Fear" avec GREGORY PECK. 7. NANCY KWAN et JAMES SHIGETA, partenaires dans "Flower Drum Song". 8. L'actrice la plus populaire de l'année, GINA LOLLOBRIGIDA.

— Si vous saviez tout ce que je vois ! ne puis-je me retenir de crier.

Luis jeta un regard sur l'Océan, puis se retourna vers moi :

— Vous serait-il agréable d'aller dans une famille pour y remplir les fonctions de gouvernante ? Vous seriez très bien payée.

Sans doute n'était-ce pas là exactement ce que j'attendais de celui dont la main serrait mon bras nu. Luis était pour moi l'incarnation vivante de l'Amour ; et voilà qu'il me parlait situation et argent ! Mais quand on poursuit un rêve on pratique toujours la politique de la facilité... « Allons en Espagne d'abord, pensai-je. Le reste suivra. »

— J'accepte d'avance ; si la famille n'est pas trop ennuyeuse.

— Pas du tout. Mme de Mora toujours languissante depuis la mort de son mari, ne quitte pas sa propriété située dans les environs de Cordoue. Elle cherche une personne instruite et distinguée pour accompagner ses filles dans leurs sorties. L'existence n'est pas très gaie pour elles. J'imagine que vous seriez la bienvenue là-bas.

— Voyager, connaître un pays lumineux, aller dans le monde, fis-je d'un air faussement détaché, cela me va assez bien.

Je comprenais soudain qu'il ne fallait pas montrer trop d'enthousiasme devant le projet, puisque Luis mettait de la lenteur à me parler d'amour. Il insinua :

— Je crois qu'il vaut mieux ne rien dire de notre conversation à votre grand-mère avant mon départ.

— Comme vous voudrez ; mais cela n'a aucune importance. Je suis majeure. Personne ne peut m'empêcher de choisir le lieu de mon travail.

— Il est inutile de vous créer des complications.

— Quand partez-vous ?

— Au début de la semaine prochaine.

Une minute, je ne sus pas si je devais poser franchement une question ou louvoyer à mon tour. Je me décidai pour l'interrogation précise.

— Habitez-vous près de cette famille où je vais aller ?

— Assez près. Six kilomètres à peine séparent ma propriété de celle des de Mora. Les jeunes filles sont mes amies d'enfance.

Une jalousie inquiète me traversa. Je m'enquis :

— Sont-elles jolies ?

— Pas autant que vous, fut la réponse.

Puis Luis s'écarta et, en se levant :

— Le père des petites Mora faisait l'élevage des toros de course comme moi-même.

Des toros de course ! Déjà, je me voyais trônant à ses côtés à une corrida.

— Alors, dit-il, c'est entendu : dès mon arrivée en Castille je parlerai de vous à Mme de Mora ?

— J'y compte absolument.

— Moi aussi.

Nous étions debout en face l'un de l'autre. Il me dévisagea en prononçant ces mots. Je dédiai aux vagues bondissantes le sourire que je sentis fleurir sur mes lèvres. Mon Dieu... cela n'était pas tellement inouï, tellement invraisemblable que Luis souhaitât me conduire dans son pays avant de me demander d'être sa femme. L'Amour se mêlait sans doute pour lui aux visions éclatantes conservées dans sa mémoire. Tout me permettait d'espérer. Je bondis sur les rochers et j'appelai : « Suzy ! André ! Florence ! »

Cette halte avait assez duré. Et le mouvement, le rire, la dispute même rouleraient dans ma joie immense ainsi que des galets dans l'Océan. J'allais partir, j'allais connaître l'aventure, un paradis imaginé si beau !

* * *

J'étais dans le salon et je fredonnais ; c'est alors que Suzy haussa une épaule et dit :

— Au lieu de refouler ton envie de chanter cet air de *Carmen*, vas-y de toute ta voix.

Luis aurait-il eu la langue trop longue ?

— À condition que ce soit toi qui m'accompagne, répondis-je.

— Volontiers. Pourtant, je dois avouer que je n'accompagne pas aussi bien que...

— Jean Maucourt, achevèrent les autres en choeur.

— En attendant un peu, tu pourrais avoir ce bon pianiste ; car Jean doit venir ce soir.

— Merci bien ! Je n'ai pas besoin de lui. Mets-toi au piano et joue la ritournelle.

Suzy obéit et bientôt ma voix remplit le salon. Je me laissai aller à l'euphorie que me procure toujours le chant.

Comme je lançais la dernière note au milieu des applaudissements de mes camarades, la porte s'ouvrit. Jean Maucourt entra.

— Oh ! le curieux ! Je suis sûre qu'il écoutait derrière la porte, s'écria Suzy en descendant vivement du tabouret de piano. Elle lui tendait la main ; mais il se tourna vers moi.

— Vous n'avez jamais chanté comme aujourd'hui, Janine !

Pâle, le visage aux contours anguleux, avec de fines rides encerclant les yeux gris, Jean se tenait en face de moi. De haute taille, il était maigre et couronné d'une toison d'un blond terne. J'allais lui répondre sans aménité, lorsque André s'approcha brusquement, le prit par les épaules et nous présenta ainsi ma bête noire :

— Saluez un vainqueur, mesdemoiselles ; un vainqueur de la vie difficile, de l'embouteillage du travail et du chômage. Jean Maucourt, ici présent, lauréat du Concours d'architecture, a trouvé non pas une maison à bâtir, ni deux, ni trois, mais un village tout entier.

— Pas possible !

— Pourquoi ?

Je considérai ce phénomène et je murmurai de vagues félicitations, puis :

— Vous allez donc nous quitter ?

— Dans huit jours.

— Où vous installez-vous ?

— A Saint-Firmin.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Saint-Firmin ?

— Mon futur village.

MARK DAMON, dont le crédit ne cesse de s'affirmer au "box office" tant à la télévision qu'au cinéma. On lui décerna en 1960 la récompense des critiques de New York pour son rôle dans "The Prodigue".

— Je dois avouer que j'ignore dans quel département il se trouve.

— Très loin dans les monts d'Auvergne.

— Le Puy-de-Dôme ?

— Non, le Cantal.

André expliqua :

— Un industriel du nom de Birnes a déccuvert un gisement de cuivre. Il veut l'exploiter. Il a engagé le lauréat du Concours d'Architecture pour diriger les constructions nécessaires à son entreprise. « Je vous ai vu à l'oeuvre, lui a-t-il dit. C'est fort bien. Vous nous bâtirez des maisons dans tous les prix ; puis une église, une école, unè mairie, enfin tout ce qu'il faut pour composer un village là où il n'y a que quelques cabanes de bois. »

Une rougeur montait à mon front, tandis qu'André prononçait ces paroles. Je reconnaissais à ma honte, que Jean Maucourt était un garçon de valeur. Un rien de gêne s'installait entre nous. Le comprit-il ? Toujours le regard fixé sur moi, il s'excusa :

— Je dois vous paraître assommant de me mettre ainsi en vedette. Le moi est haïssable, à moins qu'il n'éveille un écho chez l'auditeur.

— Le hasard est un grand maître, fis-je, préférant rester dans le vague. Les changements de situation arrivent au moment où on s'y attend le moins.

Une rose tomba de mon corsage. Jean se baissa, la ramassa et oublia de me la rendre.

A ce moment, mes camarades sortirent comme s'ils obéissaient à un mystérieux signal. Jean seul ne quitta pas sa place.

— Ils vont voir les feux follets qui courent sur la mer ce soir, dit-il. Ne pensez-vous pas que nous devrions profiter de leur absence pour causer plus intimement. J'ai parlé tout à l'heure d'un écho. Je souhaite d'en éveiller un dans votre coeur.

Lui, si timide d'ordinaire, il me dévisageait.

— Voyons, dis-je, expliquez-vous ?

— Ma chère Janine... vous voulez bien, n'est-ce pas que je vous appelle ma chère, ma très chère Janine ?... Je crains que vous ne sachiez pas combien je suis affligé de me séparer de vous.

L'intonation, plus encore que les paroles me déplaisait souverainement. Je me rebiffai, moqueuse :

— De l'affliction ! Pourquoi ! Vous allez être très bien payé. Vous allez gagner beaucoup d'argent. Quand vous reviendrez ici vous serez riche !

— Dans quatre ou cinq ans. J'ai le temps de mourir de douleur. Si vous vouliez, Janine ?

— Quoi donc ?

— Vous êtes jeune, intelligente, douée d'esprit d'initiative, en bonne santé...

— Alors ?

— Nous pourrions être un couple de pionniers. Le temps d'obtenir l'autorisation de votre mère et de la mienne... Comprenez-vous ?

— Le mariage ?

— Oui, évidemment... Oh ! ne répondez pas encore. Je sais bien que vous manquerez de tout confort à Saint-Firmin. Nous serons sans doute obligés de coucher sous la tente, avant que j'aie pu nous construire une baraque pour l'hiver. Je ne sais trop ce que nous mangerons, ni dans quoi. Pourtant si nous sentions nos coeurs unis...

Les mots s'étouffaient dans sa gorge et je le voyais trembler.

Je tranchai :

— Ne vous laissez pas bercer par ce rêve. Je préfère vous le dire franchement, puisque vous me mettez au pied du mur. Eh bien ! un chemin lumineux s'ouvre devant moi. Je vais m'y engager.

— Mon Dieu ! Qu'allez-vous faire ?

— Je vais partir, moi aussi ! Mais oui, pourquoi pas ? Et pour un temps dont je ne puis prévoir la durée.

— Vous allez quitter Royan ?

— Peut-être pour toujours. J'ai profité de mes vacances ici pour chercher une situation à l'étranger.

Jean ne me laissa pas achever.

— Ah ! Ne me dites pas cette chose cruelle, Janine, jeta-t-il.

Puis il se tut, l'air accablé.

Que faire ? La scène avait assez duré à mon goût. Je jetai un coup d'oeil à l'horloge... vingt-deux heures. Je tentai une diversion brillante de maladresse.

— Allons, fis-je, ne faites pas cette tête-là. Songez plutôt aux travaux qui vous attendent, vous l'as du sérieux et de l'étude.

Il supplia :

— Janine, ne partez pas !

— Rien sur la terre ni personne ne pourrait m'empêcher de partir.

— Pour où ?

— Pour la Castille.

Je marchai vers la porte. Jean me devança.

— Ecoutez, Janine, dit-il d'une voix enrouée, si jamais vous avez besoin de quelqu'un pour vous rendre un service et que vous ne sachiez pas à qui vous adresser, pensez à moi.

— Parfait... j'aurai bonne mémoire.

Malgré tout, j'étais un peu émue.

.....

La grille du jardin franchie, je ne pensai plus à cette scène. J'étais anxieuse de savoir si j'aurais une lettre de Luis le lendemain. Dans ce cas, je préparerai mes valises.

* * *

Le soleil tombait sur l'élégante villa espagnole où aboutissait une allée d'acacias.

Tout était nouveau pour moi depuis mon passage de la frontière. J'étais assez fière d'avoir accompli le voyage sans incidents. Mais la vie des de Mora gardait pour moi ses secrets. J'avais hâte de les découvrir et d'en goûter la saveur.

La senora Isabelita vint rejoindre ses filles dans la galerie.

Je savais par Carmen, la petite femme de chambre attachée à mon service, que la venue d'une étrangère sous son toit l'avait éveillée de sa torpeur maladive. Elle me gratifia de ses souhaits.

— Je voudrais que vous soyiez une amie pour les senoritas et que notre maison vous soit douce.

DEBBIE REYNOLDS en compagnie de sa mère et de son plus jeune enfant Carrie Frances.

— Je vous remercie de votre bienveillant accueil, senora.

— Parlez-moi de votre pays. Je ne connais pas la France, mais j'ai entendu dire que le ciel y était de perle et que les femmes y avaient beaucoup d'esprit.

Comment expliquer le sentiment qui me poussa à répondre.

— Oui, la France est incomparablement belle.

Cette constatation laissa dona Isabelita indifférente ; mais Dolorès, l'aînée des trois de Mora, se redressa sur son fauteuil d'osier :

— L'Espagne aussi est belle, belle à crier de joie.

J'ai regardé Dolorès. Elle a un type très défini. Personne ne peut hésiter sur sa race : taille moyenne, plutôt forte, cheveux d'un noir de jais, oeil sombre dans un teint de camélia. Je lui devine une âme de feu. Elle montre pour tout ce qu'elle aime un extraordinaire orgueil.

Roser me lança un clin d'oeil qui signifiait : ne vous avais-je pas prévenue ? Puis elle dit, continuant à me renseigner sur la belle Dolorès.

— Vous savez, senorina, notre soeur possède un véritable talent pour le dessin et le modelage. Elle est ravie lorsqu'elle peut combiner un tableau pittoresque.

— Et vous, demandai-je à la fillette aux cheveux lisses et à l'aspect tranquille, qui ou que préférez-vous ?

— Oh ! moi, c'est Mosko.

Elle désignait un magnifique chien qui sautait après des insectes avec un élan joyeux.

— Et moi, dit Paca, toute rouge et pleine d'enfantine confusion, j'aime les *gardians*, Antonio surtout.

Les deux aînées furent prises d'un fou rire. Dona Isabelita expliqua qu'Antonio était un *gardian* du domaine de la Fonta où habitait Luis del Coral.

— Cet homme vient souvent ici avec son maître. Don Luis veut bien s'occuper de mes affaires depuis la mort de mon mari. J'apprécie beaucoup ce garçon. C'est encore à lui que je dois de vous avoir trouvée, senorina.

A l'énoncé du nom de Luis, il me parut que je m'élançais dans le ciel bleu sur d'invisibles ailes.

J'étais dans ces bonnes dispositions, lorsque je vis Dolorès sortir de la poche de son corsage un petit mouchoir de soie et le mordiller. Il me sembla que ses yeux fonçaient. Un démon me poussa. Curiosité ? Jalousie ? Je ne sais...

— Don Luis est, en effet, fort aimable, dis-je. Et quel excellent danseur !

Je ne quittais pas Dolorès du regard. Elle enroula le mouchoir autour de son poignet et demanda d'une voix rauque :

— Vous avez dansé avec notre ami ?

— Oui, au Casino de Pontaillac, à côté de Royan ; souvent jusqu'à l'aube.

— Ici, don Luis vit seul et d'une existence austère.

Roser ouvrit des prunelles surprises :

— Seul ? Mais non, puisqu'il vient ici une ou deux fois par semaine.

Cette affirmation me remplit d'espoir. Mais est-ce que l'aînée des de Mora ?...

Je me posais cette question, lorsque le bruit d'un cheval au galop parvint jusqu'à notre groupe. Le maître de la Fonta s'engageait dans l'allée de magnolias. Je me sentis de nouveau légère, aérienne, enivrée. Il était là... le reste s'effaçait, même la robe rouge de Dolorès, présente à mes côtés.

Luis sauta à terre, jeta la bride de sa monture à un domestique qui s'avançait et, en deux bonds, fut auprès de nous. Il salua dona Isabelita, puis saisit vivement la main que je lui tendais. Ses yeux me brûlèrent :

— Ainsi vous voilà dans mon pays ! Avez-vous beaucoup de plaisir ?

— Beaucoup.

— Vous ne regretterez pas d'avoir suivi mon conseil ?

— Certes non !

Alors seulement le visiteur se tourna vers ses amies d'enfance et les interpella gaiement. Le regard de Dolorès ne s'abaissa pas sous le sien, mais une ombre couvrit ses traits.

* * *

— Seule aujourd'hui, senorina ?

Quelqu'un... lui...

Par chance, la villa était vide de ses habitants. Dona Isabelita s'était rendue à Barcelone pour consulter un célèbre docteur. Ses filles prenaient une leçon d'équitation. Pareille aubaine ne m'était pas encore arrivée depuis six mois que j'étais en Castille.

Sûrement Luis allait en profiter pour m'avouer sa flamme. Notre situation s'avérait si romanesque ! Ce voyage en Espagne sur son instigation, c'était presque un enlèvement.

J'étais dans le patio. Il dit :

— Rentrons. J'ai envie d'entendre votre voix.

Une fois dans le salon d'apparat, j'essayai des trilles, puis des accords. Enfin, je murmurai plus que je ne chantai :

Voici des fleurs, des fruits, des feuilles
[et des branches,
Et puis voici mon coeur qui ne bat que pour vous.

J'entendis Luis soupirer. J'enchaînai dans un fracas de notes :

Je suis encore tout étourdie,
J'en suis à mon premier voyage...

Le chevalier de mes rêves avait une belle occasion de nous comparer à Manon et à des Grieux. Je me retournai. Il prononça :

— J'ai rarement entendu un timbre aussi pur et aussi émouvant que le vôtre. J'aimerais vous entendre chanter « Tristan et Yseult ».

Il prit mes mains, les serra dans les siennes, comme dans la grotte des rochers de Saint-Georges, et il ajouta :

— Vous êtes une créature très douée, Janine. Vous êtes jolie aussi, très jolie. Mais plus tard vous serez merveilleuse.

J'interrogeai :

Mère d'une nombreuse famille, JEANNE CRAIN est toujours populaire parmi les habitués du cinéma.

— Quand ?

— Après votre mariage.

Il avait une expression triste et pensive. Je le trouvai encore plus beau ainsi. Les battements de mon coeur me renseignaient sur ma folie.

Soudain, un bruit de pas et de voix se firent entendre dans la galerie. Le professeur d'équitation entrait suivi de ses élèves.

Luis lâcha mes mains. Je poussai un soupir. Dolorès s'avança. Elle était chaussée de bottes, vêtue en écuyère. Elle tenait la tête haute, avec ses cheveux noirs contournant ses tempes et ses yeux fiers. Sa bouche était étrangement dure. Elle fit :

— Un bon après-midi ?

— Oui, répondit Luis, la senorina a chanté pour moi. Elle a une voix prenante.

Dolorès posa ses mains en croix sur sa poitrine. Je vis deux petits sillons se creuser autour des lèvres de Luis.

— Racontez-moi, dit-elle. Qu'avez-vous fait ?... Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui plutôt qu'un autre jour ?

— Il n'y a rien à raconter, fit-il, hésitant. J'étais fatigué d'avoir travaillé, c'est tout.

— Est-ce bien tout ?

— Oui, répondit-il.

Mais il détourna les yeux. Roser apportait un plateau et présentait à son professeur un verre de Mendoza. Luis s'approcha du cavalier. La conversation se mit à rouler sur le manège et les chevaux. Sans doute mon amoureux avait-il besoin de dissimuler. On ne montre pas son admiration pour une femme avant l'aveu d'amour et la demande en mariage. Sans doute... Mais quel fâcheux contre-temps ! Dolorès et sa bande eussent pu arriver une heure plus tard. Au lieu de la déclaration que j'attendais est venue une indication précise d'un autre sens et d'une brutale évidence. L'aînée des de Mora est éprise de son beau voisin. Je revois l'expression passionnée de son visage, le frémissement de sa voix quand elle a questionné Luis.

Est-ce important cet amour de la petite amie d'enfance ?

Je le saurai bientôt.

* * *

Dans le patio, Dolorès faisait poser un *gardian* qu'elle avait aperçu à l'entrée du domaine. Une flamme sombre éclairait son regard. Avec sa camiseta de laine, le puncho de couleur qui ensanglantait ses épaules et sa culotte bouffante étalée sur ses bottes, il avait grand air. Son chien, un *berger* de haute taille, était couché entre ses jambes d'un air fatigué.

Depuis un moment, je contemplais la jeune artiste. Dans sa longue robe blanche du matin maintenue à la taille par une ceinture grenat, avec les vagues brunes et soyeuses de sa chevelure, elle évoquait une de ces madones que l'ancienne Espagne prodiguait dans ses églises.

Derrière elle, le ciel était tendu comme un velours bleu.

Une voix près de nous prononça :

— Bonjour !

Qui de Dolorès ou de moi témoigna un plus vif étonnement ? Je restai figée sur place, les yeux et la bouche arrondie de surprise émue. Jamais Luis ne venait chez les de Mora à cette heure matinale. Sans parler, Dolorès lui prit le bras et lui montra son oeuvre.

— Bien, dit-il, très bien.

— Le fond à ombrer, les vêtements à finir... Demain je pourrai travailler sans modèle.

Roser surgit de l'ombre d'un pilier et donna son avis :

— Tu n'as jamais rien fait de mieux, Dolorès mia.

Ces quelques phrases échangées entre les trois personnages m'avaient donné le temps de me remettre. Un sursaut d'orgueil vint à mon aide. Moi, rester dans l'ombre ! Avoir l'air d'une écolière en rupture de classe ou d'une gouvernante effacée. Quelle bêtise ! Nos conversations précédentes demandaient mieux. Allons, du cran. Il faut aider le petit dieu Eros. Tu es jolie... du cran.

— Soit dit sans vous fâcher, senor, fis-je, il a fallu un événement extraordinaire pour qu'on vous voit à cette heure-ci... et trois fois dans la même semaine.

— Il n'y a pas d'événement extraordinaire, répliqua-t-il en soutenant mon regard. Je suis venu pour m'entendre avec dona Isabelita au sujet de balles de laine qu'elle veut me charger de vendre.

Je m'étais promis d'avoir du cran. Je repris avec un sourire tout de douceur :

— Si vous étiez galant, vous ajouteriez qu'il y a ici tous les éléments d'un Eden.

Il s'inclina. Dolorès s'était retournée. Ses yeux exprimaient une sorte de tristesse tragique.

— Luis, dit-elle à son tour, ce n'est pas la première fois que vous servez les intérêts de ma mère. D'habitude, vous nous envoyez par Antonio les gros livres où s'inscrivent les comptes.

— Peut-être... dit mystérieusement le maître de la Fonta.

Il s'était assis sur un fauteuil d'osier, dans l'angle du patio. Il gardait une attitude déconcertante.

Aurait-il changé ? Hésitait-il entre deux sentiments ?... Non cela était impossible. A supposer qu'il fut au courant de l'amour de Dolorès, il redoutait peut-être un éclat de la part de cette nature altière et passionnée ?

Après examen, je me dis que cette dernière supposition demeurait seule vraisemblable.

Toujours est-il que Dolorès laissa tomber son crayon et soupira :

— Sancta Maria ! Je ne veux plus peindre ce matin. Gardian, passez à la cuisine. La servante vous donnera à déjeuner et à votre chien aussi.

L'homme remercia, se dressa et sortit dans l'allée.

Roser remarqua :

— Le chien du *gardian* a l'air malade. Regardez-le donc. Il marche la tête et la queue entre les jambes. N'est-ce pas ainsi que sont les chiens enragés ?

Je répondis que je n'en avais jamais vu.

J'étais à cent lieues de m'attendre au drame qui éclata. Entre les magnolias odorants, le chien du gardian grondait en face du nôtre qui se roulait léger et soyeux sur la pelouse.

Tout à coup, il se dressa sur ses pattes, les yeux sanglants. Alors, Roser, voyant sa bête effrayée, s'élança pour la rassurer.

Un cri passa près de moi comme une balle. Au même moment, Luis se précipitait entre Roser et le *berger* qui tentait de lui sauter à la gorge.

— Kara Kara ! appelait le gardian.

L'animal, dérangé par Luis dans son élan furieux, tourna ses crocs contre lui.

— Roser.., cria-t-il, sauvez-vous...! Emmenez Mosko.

Une courte lutte se livrait entre mon malheureux ami et la bête écumante, au milieu de l'épouvante générale. Au tumulte des premiers cris avait succédé un silence absolu.

Enfin, Luis parvint à saisir Kara par la peau du cou. Il ordonna :

— Ouvrez la trappe !

Dolorès et la servante, qui était accourue, soulevèrent les lourdes planches. Luis jeta le chien dans la cave et referma la trappe. Le gardian continuait à se lamenter. Mon héros, un peu plus pâle et tout auréolé de sa prouesse, lui disait :

— Si ton chien est enragé, amigo, il faudra bien qu'on nous en débarrasse.

Puis, s'adressant à moi :

— Senorina Janina, voulez-vous faire en quelque sorte qu'on prévienne le vétérinaire.

Je tremblais si fort que je filai dans le bureau sans avoir pu articuler une parole. Il me fallut cinq minutes pour parvenir à former le numéro du vétérinaire sur le cadran du téléphone.

Je n'entendis pas un nouveau cri. La scène se passait dans la cuisine où Dolorès avait entraîné Luis afin de jeter dans le feu ses vêtements salis par la bave du chien.

Deux têtes affolées se montrèrent dans l'ouverture de la porte : Roser et Paca.

— Senorita, murmura Roser à bout de souffle comme si elle avait longtemps couru, don Luis a été mordu par la bête enragée. Ses dents ont traversé la manche de son habit.

Jamais je n'oublierai l'instant où la petite de Mora m'annonça cette horrible nouvelle.

Seulement, dix secondes plus tard, je voyais Luis, le veston arraché, debout au centre de la cuisine, Dolorès le suppliait :

— Par la Vierge del Pilar, laissez-moi couper la manche de votre chemise !

La servante lui tendit des ciseaux. L'étoffe tombée, notre émotion redoubla : les crocs de la bête avaient pénétré dans la chair du bras gauche et le sang coulait. Ce fut plus fort que moi :

— Pauvre ami ! m'écriai-je.

Aussitôt je me repentis de m'être laissée aller à cette phrase imprudente. J'eus assez de présence d'esprit pour ajouter :

— Il faudrait de l'alcali, immédiatement.

— Justement le flacon est vide, dit Roser.

Pendant une interminable minute nous regar-

Ne manquez pas de lire

Le Samedi

Vous y trouverez des pages sensationnelles sur le cinéma ainsi que sur vos vedettes préférées.
Vous y lirez aussi un merveilleux roman d'amour complet, des conseils pratiques, des recettes de cuisine, etc.

En plus, de nombreux articles qui éveilleront votre curiosité tout en vous faisant passer des heures agréables.

Ne tardez plus, faites-nous parvenir votre coupon d'abonnement dès aujourd'hui.

dâmes autour de nous. Soudain, Dolorès s'approcha du fourneau. Ayant avisé le tisonnier à son clou, elle le décrocha et le plongea dans le foyer au milieu des tisons incandescents.

— Il ne faut plus attendre pour agir, dit-elle. J'ai là un remède radical. Le tisonnier est chaud. Luis, laissez-moi cautériser votre plaie.

Sans dire un mot, le blessé tendit son bras. Dolorès s'approcha avec le fer rouge à la main. Seule sa pâleur mortelle trahissait son émoi. Elle brûla la chair sanguinolente jusqu'à ce que Luis dise : « assez ».

Après cet acte de singulier courage, elle posa le tisonnier sur le fourneau, se pencha en avant et tomba toute molle dans les plis de sa robe blanche.

* * *

Dolorès rouvrit les yeux dans le boudoir.

Luis, drapé dans un châle que la servante lui avait jeté sur les épaules, attachait sur la sauvetrice des regards dont je n'osais traduire l'expression. Elle l'aperçut et lui sourit avec quelque chose d'extraordinaire dans les yeux.

— Ah ! c'est passé ! s'exclama Roser. Comme tu es courageuse, Dolorès mia !

— Pas assez ! répondit l'aînée des de Mora. Je vous ai fait peur. Pourtant... si vous avez d'autres blessures, Luis, je recommencerais à vous appliquer ce remède brutal.

— Merci ! C'est suffisant pour vous et pour moi. Pardonnez-moi de vous avoir obligé à tenir le rôle d'un chirurgien. Vous souvenez-vous du pacte que nous avons fait ensemble lorsque vous étiez petite fille ?

Elle se souleva un peu sur son coude :

— Oui, dit-elle. Vous veniez de me consoler d'un gros chagrin et je vous ai dit : « Je voudrais vous sauver la vie. »

— Voilà qui est fait.

Il prit sa main et la baisa, longuement.

— Je suis bien heureuse, prononça-t-elle.

Et soudain des larmes inattendues perlèrent à ses yeux.

Un peu à l'écart, je regardais cette scène. Le premier sentiment que j'eus fut d'agrandir la distance entre le couple et moi. Un vertige me saisissait.

Ainsi, Luis se souciait de sa voisine depuis la prime jeunesse. Amis d'enfance ! Je n'avais pas pensé que cela put signifier tant de choses ! Luis rappelait à Dolorès des souvenirs émouvants. Sûrement le geste qu'elle venait de faire ranimait la flamme intermittente et débile. L'image de la belle espagnole s'était à demi effacée de l'écran de sa mémoire pendant son voyage en France. Aujourd'hui, elle reprenait sa forme et ses couleurs. C'était visible.

Dolorès... Luis... La première, épanouie comme une fleur après l'orage. Le second, mâchoires contractées par la souffrance physique, mais écoutant l'écho des joies pures d'autrefois.

Dans les jours qui suivirent, sous l'aiguillon de la jalousie, j'éprouvais le désir de lancer un défi à la maison de Mora tout entière. Mais au moment de céder à la tentation, toujours la vision de Dolorès évanouie me revenait.

Cent fois je fis le calcul des probabilités et je posais mes chances, au cours d'une semaine où la rancune, la fureur et la pitié se partagèrent mon coeur.

Possédée par le besoin de triompher, je me rendais pourtant compte que ma victoire serait laide.

Alors, que faire ?

Rester tout bêtement près d'un jeune homme qui subissait mon charme avec remords ? Le provoquer ? L'acculer à une demande en règle ? Devenir maîtresse de la Fonta tandis que ma rivale verrait s'effondrer mon rêve ? Je connaissait Dolorès. Elle ne se consolerait pas. Je croyais l'entendre se lamenter, gémir interminablement.

Dans ces conditions, pourrai-je être heureuse ? Pourrais-je vivre en paix à six kilomètres de ma victime ?

Un matin, ma résolution fut prise. Je sortis mon stylographe et j'écrivis tout d'une traite :

Cher ami,

Cette lettre servira à me faire pardonner ma conduite. Je pars précipitamment pour la France, sans prendre congé de personne. Présentez mes excuses aux de Mora pour une pareille incorrection.

J'ai été romantique et folle. Dolorès vous aime. Elle attend de vous le geste qui unira pour toujours vos deux destinées. Suivez mon conseil : épousez-la. N'essayez pas, quant à moi, de me persuader d'autre chose ; c'est inutile. Cette aventure inachevée, je devrais dire cette épreuve, m'a préparée à une existence totalement différente que celle qui m'attendait ici.

JANINE

L'adieu éternel était fait à la chimère, à l'illusion. Il s'agissait d'aborder la réalité avec courage.

Je timbrai mon enveloppe avec un battement de coeur et une larme au bord de l'oeil. J'avais pris mes dispositions. Je la jetterais à la poste de Cordoue.

Quand j'eus préparé ma valise et remonté mon réveil, j'ouvris ma fenêtre sur l'allée d'acacias, à la recherche d'un peu de calme. Sous le ciel de lapis-lazuli et de corail le paysage rosissait. J'entendis le meuglement d'un toro dans le pâturage. Des mulets passèrent sur la route. Leurs grelots tintaient sous le filet rouge.

Jamais je ne retrouverais l'enchantement et le pittoresque de ce coin de terre. Je le saluai sans espoir et avec tristesse. Et pourtant, je n'avais qu'une envie, disparaître.

* * *

Dans vingt-quatre heures, je foulerai la terre de France et, dans trente-six heures, je serai à Royan. A la mélancolie qui m'accompagne s'ajoute une pointe de joie.

Mon départ de la villa s'est effectué selon le plan établi. A l'aube, je suis descendue. J'ai gardé mes chaussures à la main pour éviter de faire du bruit. J'ai fait jouer la serrure et je me suis trouvée dans le patio. Aucune fenêtre ne s'était éclairée. Une fois sur la route, j'ai attendu le car de Cordoue. Je me disais : « Comprendra-t-il ? Il va croire que je me suis enfuie par dépit... Mais non, il comprendra. » J'ai souri plusieurs fois à l'idée de la tête que feraient Roser et Paca. Quant à Dolorès... A quoi m'aurait servi de me bander les yeux ? La face d'une femme amoureuse resplendit comme le soleil quand elle voit partir sa rivale.

...Le train vient de franchir la frontière. Un resserrement se fait dans ma poitrine. Ma gorge est sèche.

Non, je ne veux rien regretter...

* * *

Royan...

Aujourd'hui, mes yeux se dessillaient. Une sensibilité nouvelle naissait en moi. Et j'étais navrée, oui, navrée d'avoir repoussé un amour dont, mieux avertie, j'eus pu si bien profiter. Mon pays, mon « chez moi » étaient ici.

— Eh bien ! te revoilà, dit ma grand-mère, pas trop étonnée.

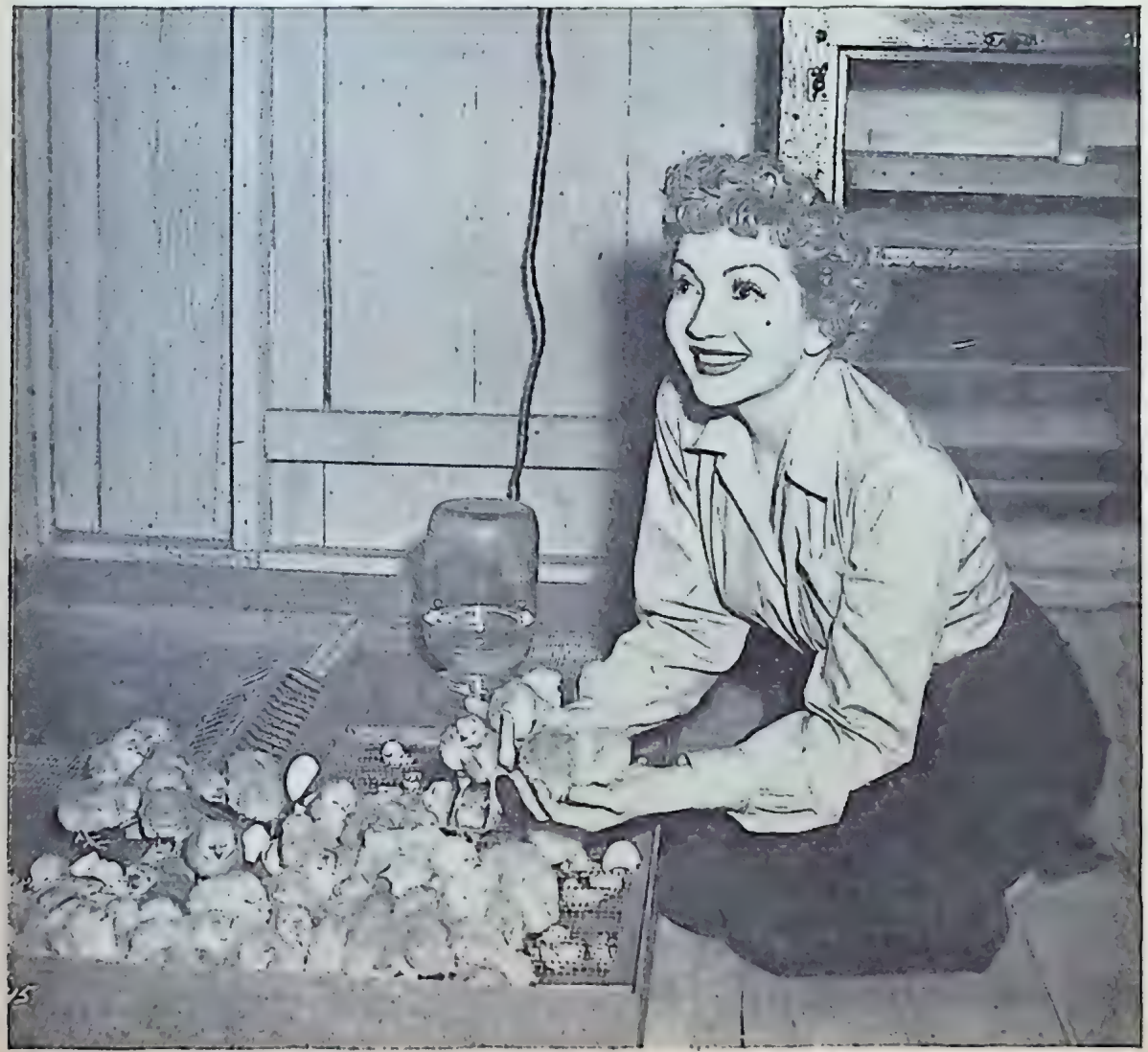
Tandis que j'expliquais, en mots entrecoupés ma résolution subite, mon voyage improvisé et comment j'étais arrivée sans prévenir qui que ce fut, elle me regardait de biais. Sans doute son expérience de la vie lui avait-elle donné une bonne dose d'indulgence.

Je procédai à ma réinstallation. L'armoire rangée, ma toilette faite, il fallait recommencer à prévoir.

On était au début de novembre.

C'était le moment où jamais d'organiser ma vie. Ma mère avait trouvé une place de dame de compagnie chez une marquise douairière dont elle soignait assidûment la vieillesse. Elle m'écrivit de chercher une situation à Bordeaux.

CLAUDETTE COLBERT de retour au cinéma dans "Parrish" retourne à Broadway. Elle est d'avis qu'une femme ne doit jamais dire son âge, même si elle n'a que vingt ans.



J'eus recours à Suzy qui poursuivait dans cette ville ses cours de future fermière.

« Viens, me dit-elle, tu partageras mon studio. Nous chercherons et nous trouverons. »

Sa confiance fut communicative.

Je m'installai. Nous lûmes les petites annonces. Les relations de Suzy furent alertées.

Moins de quinze jours après mon arrivée à Bordeaux j'étais engagée par un docteur pour remplir le rôle de secrétaire.

Une période d'organisation suivit pendant laquelle je n'eus pas le loisir de penser à quoi que ce soit, en dehors de mon travail.

Vers le milieu de décembre, Suzy, dont j'occupais toujours une partie du studio, me dit à brûle-pourpoint :

— J'ai eu des nouvelles de Jean Maucourt. Il est très occupé à bâtir son village cantalou. Cependant, il viendra peut-être à Bordeaux pour le premier janvier.

Comme je ne répondais pas, Suzy ajouta :

— Nous pourrons organiser un gentil dîner.

— Oui... heu... enfin, si tu le veux.

— André se joindra à nous.

André faisait des études de médecine à Bordeaux. Nous l'apercevions de temps à autre.

Dès que je ne travaille plus, je médite. Déposée brutalement sur la terre épineuse des réalités, il ne me reste de ma fugue qu'un goût prononcé pour une vie stable, simple et rectiligne.

C'est ainsi qu'après un dimanche passé à réfléchir, j'en arrivais à trouver que j'avais été ingrate envers la Providence. Et quoi ! pauvre, à demi orpheline, un honnête garçon m'avait fait l'honneur de me choisir pour compagne. J'avais boudé cette occasion d'avoir ma part de joies saines.

Il n'était peut-être pas trop tard pour revenir sur mon erreur.

Une phrase flotta dans mon esprit, se précisa : « Si jamais vous avez besoin de quelqu'un, pour vous rendre un service et que vous ne sachiez à qui vous adresser, pensez à moi. »

— Tu manigances quelque chose, me dit Suzy vers le soir, au moment où je m'installais devant une feuille de papier bleu.

— Oui... non.

Devina-t-elle la vérité ?

— Vas-y sans crainte, me conseilla mon amie.

Je m'en tins vis-à-vis d'elle à une sage prudence. Si ma tentative échouait, je n'en subirais l'humiliation que devant moi-même. J'écrivis et cachetai soigneusement ce billet :

« Après réflexion, la demande du bâtisseur de villages est agréée. JANINE.

* * *

La certitude est préférable au doute. Si le coup vous blesse, vous pouvez soigner la blessure. Mais l'épée de Damoclès suspendue sur la tête vous procure un tourment sans fin. L'inquiétude vous ronge. Elle s'installe en vous. Elle ne vous laisse aucun répit.

J'éprouvai cette sensation dès que la boîte de la poste eût englouti ma lettre.

Cinq jours, huit jours s'écoulèrent. Pas de réponse.

Je bâtissais des hypothèses, les comparais entre elles, les rejetais, les augmentais...

Laquelle ressemblait à la vérité ?

Et jusqu'à la manifestation de cette vérité, que d'inquiétude !

Jean souhaitait une compagne. La vie dans un bled est pénible pour un homme seul. Pourvu qu'il n'ait pas engagé ailleurs son avenir !...

... L'idée me vint de faire une enquête avec discrétion.

Mais qui interroger ?

Suzy ne sait rien, c'est l'évidence même. Si elle savait, elle m'aurait fait part de la nouvelle et n'aurait pas conçu le projet d'inviter Jean à dîner le premier jour de l'année nouvelle.

J'essayais de m'imaginer Jean en train de se consoler avec une Auvergnate. Non, cela n'existait pas. Avec sa nature entière et sa franchise, il était incapable de feindre la tendresse. Et il ne pouvait m'avoir déjà oubliée.

Je vais aller tout simplement trouver André à l'hôpital.

* * *

Des étudiants sortirent en désordre. André me reconnut. Il ébaucha un geste de surprise et s'avança vers moi :

— Qu'y a-t-il, Janine ?

— Je m'excuse de vous déranger, André... mais voici : je voudrais reprendre contact avec Jean Maucourt... Alors... j'ai pensé que vous sauriez... Auriez-vous la gentillesse de me dire, vous qui l'estimiez beaucoup, s'il est toujours à Saint-Firmin ?

— Mais... bien sûr.

— Et... il n'est pas marié ?

André se mit à rire :

— Pas du tout... pas du tout !...

— C'est que... je lui ai écrit et il ne m'a pas répondu.

— Ah ! ah !

— Y a-t-il quelque chose que vous n'osiez pas me dire ?

— Non, voyons non... mais ne restons pas dans la rue. On gèle. Vous avez déjeuné ? Il est treize heures.

— Je suis venue en sortant de chez mon docteur.

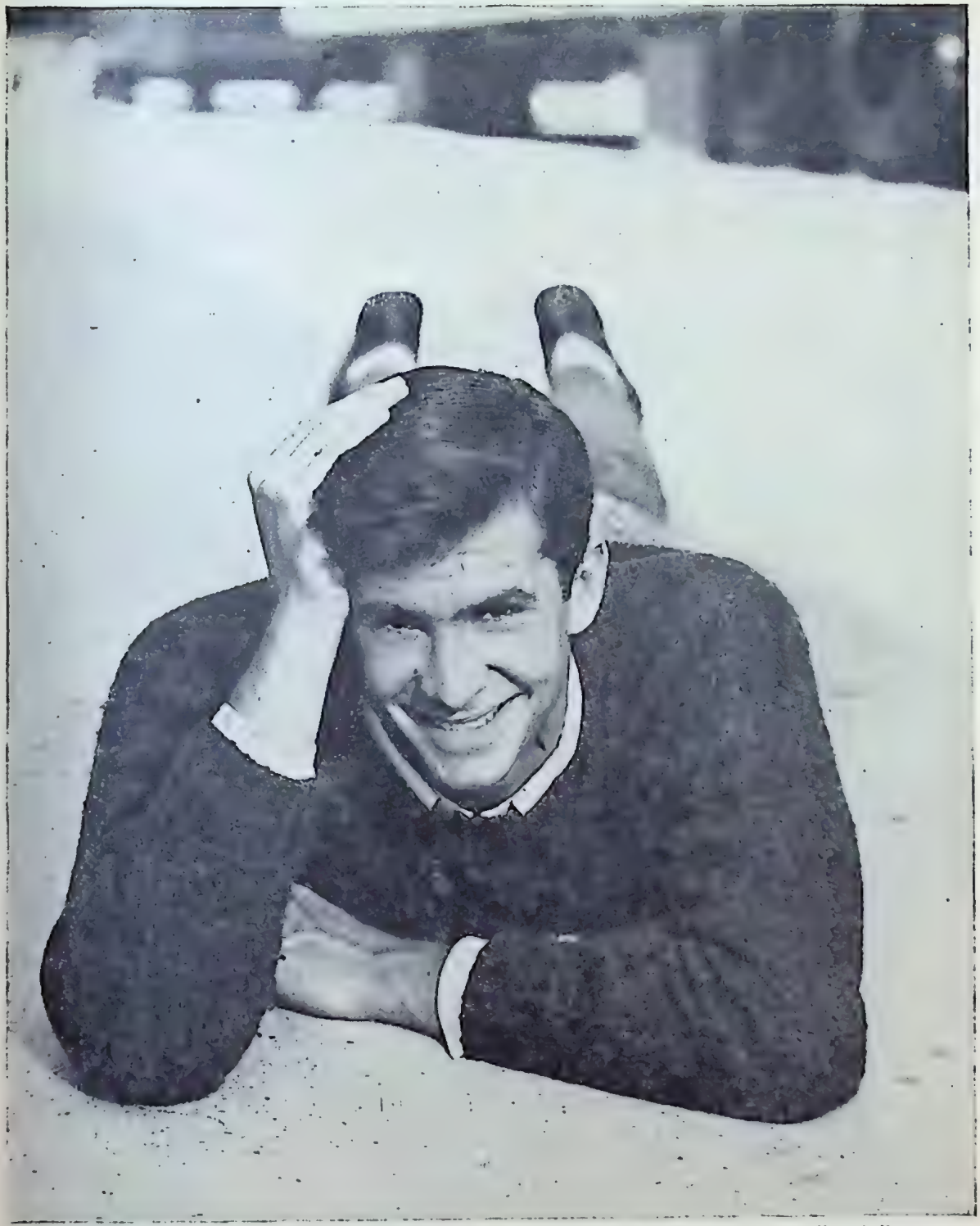
— Alors suivez-moi. Nous allons manger dans un petit restaurant à prix fixe de la rue Sainte-Catherine.

Entre les hors-d'œuvre et le fromage, j'appris de la bouche d'André quelques renseignements supplémentaires sur l'ami que j'avais dédaigné, un soir, dans le salon de la pension de famille de ma grand-mère.

Quelle dure existence la sienne !

Renfermé comme tous les êtres sensibles, il ne s'était guère confié. André savait ces quelques détails, rien de plus.

Nous étions au dessert.



Le toujours populaire ANTHONY PERKINS que l'on peut voir dans le film de Hitchcock, "Psycho".

— Pauvre garçon ! dit André. Il a tout sacrifié à sa mère jusqu'ici. Il n'y a pas d'autre femme dans sa vie.

— Aucune ?

André me regarda et, nettement :

— Pourquoi lui témoignez-vous un tel intérêt ?

— Parce que j'ai une affaire à régler avec lui, répondis-je.

André n'insista pas.

Cette entrevue, dont j'avais tant espéré, ne m'apportait pas l'explication du silence de Jean. L'étudiant n'avait aucune raison de me cacher quoi que ce soit. Il m'avait dit tout ce qu'il savait...

Alors ?

Je m'abandonnai aux suppositions les plus pessimistes. Avant de me rendre à mon travail, je poussai une pointe jusqu'à la maison. Peut-être y trouverai-je quelque message...

Non, aucune lettre n'était arrivée pour moi... Et personne ne m'avait demandé au téléphone...

* * *

Maintenant, je doute de son amour...

Au cours de mes vacances à Royan, le dieu de l'amour semblait m'avoir favorisée. Il prend sa revanche. Oh ! je ne flanche pas... Seulement, le doute est toujours pénible.. Ah ! que ne peut-on lire au fond, tout au fond des coeurs ?

* * *

Tous les détails de cette journée resteront gravés dans ma mémoire. Je me revois, mélancolique, tôt levée, frissonnant sous le tub, mais emmitouflée dans mon manteau.

Surchargé de travail, mon docteur m'avait priée de devancer l'heure.

Le soir, je rentrais chez moi assez fatiguée. Au moment de mettre la clef dans la serrure, je levai les yeux sur une silhouette adossée au mur. Je faillis, d'émotion, tomber à la renverse. Jean, s'apercevant de mon trouble, étendit les bras pour me retenir. Comme les hommes d'action, il était toujours prêt à parer à toutes les situations. Il ne cessa de me guider dans la pénombre jusqu'au studio où Suzy était encore absente.

— Je suis venu entre deux trains, dit-il. J'arrive de la Charente et je repars ce soir pour le Cantal.

Je repris notion du présent. Etait-ce à lui ou à moi de parler ?

Je me hasardai à dire :

— Vous étiez absent de Saint-Firmin ?

Il attendit quatre ou cinq secondes, puis, doucement :

— J'étais auprès de ma mère. Elle était atteinte d'une mauvaise grippe. On m'a fait venir. Quelques jours j'ai eu peur.

— Et maintenant ? fis-je.

— Tout danger est écarté.

Mon visage crispé se rassénéra. Je souris :

— Que j'étais sotte ! Mon Dieu !... J'aurais dû deviner que vous étiez en voyage... J'y vois clair, maintenant !...

Je me tus, surprise de ma véhémence et je détournai mon regard du visage de Jean.

Mais aussitôt il prit ma tête dans ses mains et me força à soutenir la lueur chaude de ses yeux.

— On m'a fait suivre votre lettre. J'aurais pu vous répondre. J'ai mieux aimé venir.

— Un mot de vous eût calmé mes inquiétudes. Mais il est vrai qu'aussi je méritais une punition.

— Oh ! non. En tout cas plus aujourd'hui.

— J'ai été égoïste, une romanesque embarquée sur un bateau sans gouvernail...

Il respecta mes demi-aveux. Cher Jean, il ne chercha pas à apprendre les circonstances de mon retour. Il ne m'en voulut pas de ne pas l'avoir tout de suite préféré.

Avec la spontanéité des êtres francs, il dit :

— Cela me peinait affreusement de voir que vous me compreniez si mal. J'étais très malheureux.

— Vous ne le serez plus, Jean. Je sais la valeur de votre amour et j'ai eu ici même la révélation de ce que vous êtes pour moi. On rêve toujours l'impossible... Partir... partir deux comme dans *Manon*. Nous partirons ensemble... mais moins loin que ne me le conseillait ma folle imagination.

— Janine chérie !

— Oui !... Oui !... Oui ! Mais auparavant, Jean, vous allez partir seul. Le devoir avant tout. Je vous accompagne à la gare. Il ne faut pas manquer l'heure de votre train.

Dans le froid piquant de ce soir de novembre, nous avons marché bras dessus, bras dessous le long du fleuve et gagné le quai de la gare Saint-Jean.

— Quand je reviendrai, dit mon bâtisseur de villages, ce sera pour nos fiancailles officielles.

— Pas plus réelles que celles de ce jour grisâtre.

L'instant d'avant, Jean avait retiré la chevalière qu'il portait au petit doigt et l'avait fait glisser à mon annulaire.

La locomotive lança son panache de fumée. La dernière portière claqua... mon fiancé était parti.

* * *

Nous avions décidé de nous retrouver non pas à Bordeaux, mais à Royan chez ma grand-mère.

Jean arriva le matin du premier janvier, escorté de Suzy et d'André.

La maison fut bientôt pleine de rires et d'exclamations. Elle résonna du bruit de voix aiguës.

Ni la mère de Jean ni la mienne n'avaient pu venir. Deux télégrammes nous apportèrent leurs voeux.

J'avais tenu à préparer moi-même le repas.

— Regardez, dit André, cette future maîtresse de maison. Voyez comme elle est habile ! Je ne lui connaissais pas ces talents.

Je répliquai que l'amour accomplit des prodiges.

Jean me contemplait. Un Jean dont le visage était tanné par la bise et la neige. Il avait une aisance calme et un air de bonheur.

— Savez-vous, dit-il, que Janine a insisté pour que nous nous mariions tout de suite. J'ai eu beau lui dire que je serais tourmenté de la voir manquer d'une foule de choses, elle ne veut pas attendre que j'aie fait fortune.

— Merci bien, répondis-je. D'abord, ce serait injuste. Vous auriez toute la peine à vous tout seul. Et puis, quand vous me parleriez, plus tard,

de ce que vous faisiez à Saint-Firmin, je ne m'y intéresserais pas. Au lieu que, si nous nous marions tout de suite, je pourrai vous dire un jour : « Mon chéri, vous rappelez-vous notre installation à Saint-Firmin ? Nous avons dîné sur une caisse, parce que nous n'avions pas de table et nous avons bu le thé dans nos verres parce que nous n'avions pas de tasses. »

Un éclat de rire général accueillit ma déclaration. André leva son verre :

— Rien ne pousse à la franchise comme ce petit vin né sur le côteau de Saint-Emilion.

La conversation devint entre nous plus animée et plus familière. Tous les convives se trouvèrent à un niveau de quiétude égale ; tous les visages respiraient la même amicale indulgence. Ma grand-mère s'en vint à parler du passé.

Au milieu de l'enthousiasme ému qui nous avait gagné, défilèrent les jours d'autrefois. Quel exemple ! Ces jours semblaient nous dire : « Nous sommes le pain gagné durement, la pauvreté gaie, insouciante et libre. Nous sommes les plus belles pages de la vie. »

J'essuyai une larme discrète, honnête petite larme qui lavait mon erreur...

Jean s'aperçut-il de mon geste furtif ? Sans doute, car il s'empara de ma main et prononça avec douceur :

— Toutes nos peines sont effacées. Ne nous occupons plus d'hier, puisque demain est sur nos épaules et le surlendemain à notre porte !

Je lui souris et il ajouta, croyant qu'il avait besoin de m'encourager :

— Vous savez ! c'est déjà un peu civilisé, Saint-Firmin !

Mais vers le soir, comme nous nous trouvions seuls, mon fiancé et moi, dans le salon, Jean désigna le fauteuil où je venais de m'asseoir :

— Cette place m'est à la fois heureuse et malheureuse, fit-il. Il y a six mois, j'ai éprouvé ici-même une grande peine. Aujourd'hui, je suis au comble de la félicité.

Il sortit de son portefeuille une rose fanée ; celle qui était tombée de mon corsage, ce jour d'août, lorsque j'avais si brutalement repoussé sa demande.

— Oh ! Jean, murmurai-je en baissant les yeux, vous l'aviez gardée ?

— A ce moment-là, j'ai souffert et bien souffert ; j'ai cru que mon premier amour avait été détruit et que vous étiez perdue pour moi. Le temps était beau, la mer tiède, le ciel bleu... Je vous aimais, Janine, pour cent choses que j'ignore plus encore que pour le timbre de votre voix, pour la couleur de vos cheveux, pour la vivacité de votre regard. Votre esprit était pleine d'un autre...

— Eh bien ! oui, interrompis-je, je croyais à un amour plus féerique que celui que vous m'offriez. Mon imagination a trébuché dans les mailles de circonstances romanesques. Maintenant, je pense que vous seul m'aimiez de cet amour sain et profond qui fait le coeur content et l'esprit joyeux. Celui qui avait commencé par exaltation et coquetterie d'un côté et par désoeuvrement de l'autre, devait mal finir. Il n'a laissé que des débris parmi lesquels je chercherais vainement un doux souvenir, une fleur dans les ruines.

— Je vous suis reconnaissant de me parler ainsi, Janine. Il fallait que cette affaire-là fut vidée... Vous avez cicatrisé la blessure ouverte dans mon coeur cet été. En cette saison, les rues sont blanches de neige. Mais vive l'Avenir !

* * *

J'étais depuis trois mois la femme de Jean lorsqu'un voyageur se fit annoncer à nous, un soir. C'était un artiste. Il vivait ordinairement à l'étranger et venait nous faire ses offres de service pour la décoration de notre église. Il arrivait, dit-il, de Cordoue et nous apportait une nouvelle relative à un joyeux événement qui venait de s'accomplir et qui devait assurer le bonheur d'un garçon que nous avions connu l'été précédent à Royan.

— Et qu'est-il donc survenu de si heureux à Luis del Coral ? demandai-je, bien que la réalité m'ait apparu aussitôt distinctement.

— Le joyeux événement dont je parlais, madame, répartit le placide messager, est le mariage de don Luis avec la senorina Dolorès de Mora.

Cette phrase résumait pour moi trois pensées précises :

Luis ne m'aimait pas ! Il aimait Dolorès ! Jean m'aimait ! Il préparait par son travail un nid de duvet pour nos enfants et j'étais pour quelque chose dans son bonheur.

Une fois la commande prise, le visiteur sortit. Alors mon mari s'empara de ma main et la serra silencieusement. Jamais encore nous n'avions été si près l'un de l'autre qu'à cette minute-là.

HÉLÈNE ROUDAUD

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ *Le Samedi* (Bi-mensuel)	$3.50	$.500
☐ *La Revue Populaire*	1.50	2.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $ ..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).

☐ Nom .....

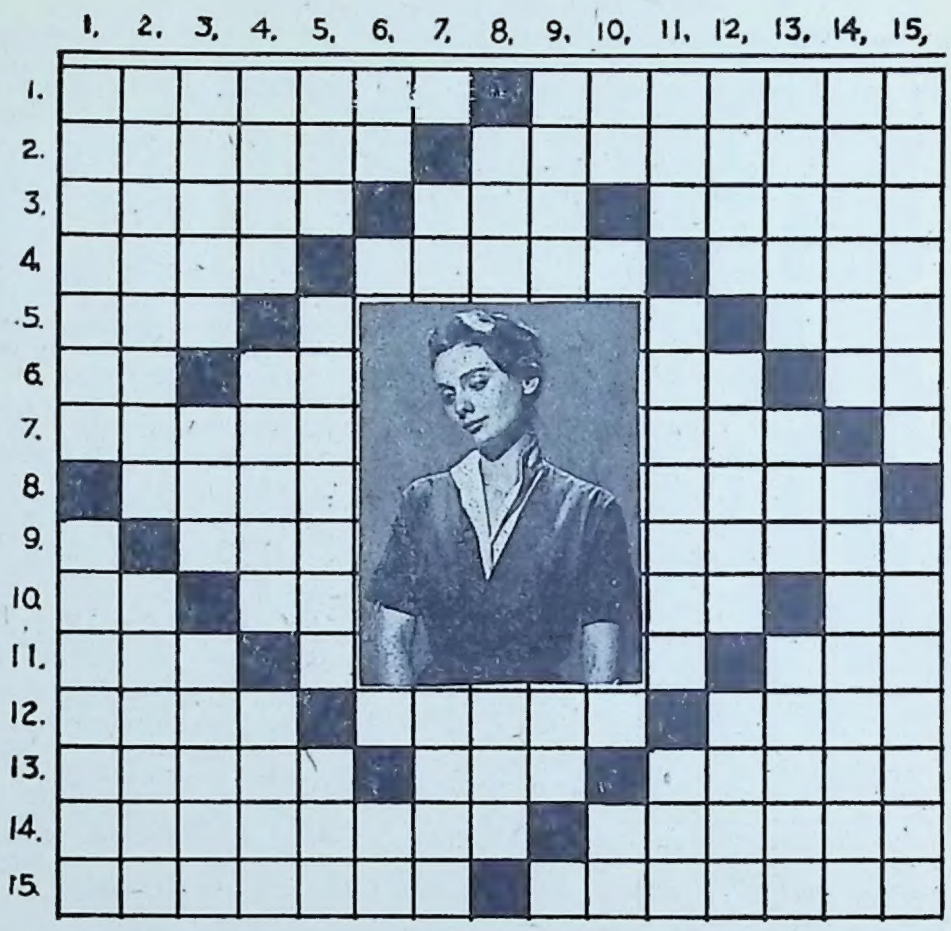
Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, rue de Bullion, Montréal, Qué., Canada

MOTS CROISÉS DU FILM



HORIZONTALEMENT

1. — Vile débauche. — Chiens d'arrêt à poils longs.
2. — Rôle de notre vedette dans *La Côte de Sable*. — Prénom de notre vedette.
3. — Ensemble des adeptes d'un maître. — Parasite. — Chercher à découvrir.
4. — Supérieure d'un couvent. — Fromage analogue au gruyère. — Enveloppe quelconque.
5. — Eux. — Dans la Rose des Vents.
6. — Pronom des deux genres. — A lui. — En évidence chez les maigres. — Patrie des frères Anguier.
7. — Esclave syrien, tué en 133 avant J.-C. — Possessif.
8. — Dans le jeu de cartes. — Plus qu'il ne faudrait.
9. — Septième lettre de l'alphabet grec. — Habitation des abeilles.
10. — Préfixe. — Article espagnol. — Ante Meridiem *(abr.)*. — Lui.
11. — Bison d'Europe. — Enveloppe de lettre.
12. — Outil de maréchal. — Brave, vaillant. — Famine.
13. — Mammifères ruminants. — Genre de légumineuses. — Appendice articulé accompagnant diverses parties de la bouche chez les annélides.
14. — Pomme dont la peau tachetée rappelle celle des grenouilles. — Ensemble des comédiens d'un même théâtre.
15. — Qui adhèrent fortement. — Personnes qui exterminent.

VERTICALEMENT

1. — Enveloppe de papier qui renferme d'autres papiers. — Nom de notre vedette.
2. — Qui cache une chose volée par un autre. — Volée, trempe *(pop.)*.
3. — En ce cas-là. — Constructeur de l'arche. — Métal blanc.
4. — Dont les cheveux sont tombés. — Ce qui vient après. — Ville de Sicile.
5. — Seule. — Personne liée à un suzerain par l'obligation de foi. — Sans humidité.
6. — Chemin de halage. — Règle double.
7. — L'Eridan des Anciens. — Filet pour prendre des oiseaux.
8. — Substantif. — Espace de temps.
9. — Passage brusque et sans degrés intermédiaires. — Usages.
10. — Sert à lier les parties du discours. — S'emploie dans l'intimité.
11. — Réception d'après-midi. — Se dit du choléra acclimaté, sporadique. — Petite prairie.
12. — Nom donné à diverses sortes de bouchons. — Liquide contenu dans le sang. — Chef-lieu de canton (Finistère), arrondissement de Châteaulin.
13. — Ce qu'il y a de plus distingué. — Fer pointu de la charrue. — Marais.
14. — Sorte de mouette. — Rôle de l'ami de notre vedette dans le télé-roman de Marcel Dubé.
15. — Qui peut avoir des suites graves. — Amincies par le frottement.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1.	R	E	C	I	T	E	R	■	P	A	L	I	N	O	D
2.	A	M	E	R	■	R	O	D	■	D	E	N	I	S	E
3.	M	O	T	■	F	O	L	I	E	■	V	E	N	E	T
4.	P	I	■	D	I	S	E	T	T	E	■	S	U	R	É
5.	E	■	B	E	L	■	■	■	■	■	G	■	S	A	N
6.	■	R	A	N	I	■	■	■	■	■	O	B	■	S	T
7.	S	A	L	T	A	■	■	■	■	■	U	L	M	■	E
8.	O	P	I	A	T	■	■	■	■	■	F	E	E	S	■
9.	D	E	S	I	R	■	■	■	■	■	F	U	T	U	R
10.	■	S	E	R	A	■	■	■	■	■	R	E	■	R	E
11.	R	■	R	E	U	■	■	■	■	■	E	■	B	E	C
12.	E	U	■	S	L	E	S	N	I	G	■	R	A	M	E
13.	I	M	O	■	T	R	A	I	N	■	P	A	I	E	N
14.	N	I	V	E	■	S	I	S	■	D	O	L	E	N	T
15.	E	T	E	S	I	E	N	■	D	E	T	E	S	T	E

Douce inspiration

3957 — Robe d'une pièce pour dame et demoiselle. Tailles : 14-½ à 24-½. Métrage requis pour taille 14-½ : 4 v. ⅛ en 35″ ou 36″, 2 v. ⅞ en 41″ ou 42″, 2 v. ⅝ en 44″ ou 45″, 2-½ v. en 50″. Ceinture, encolure et bord des manches d'un effet contrastant : ¾ de verge. Prix 60¢.

3976 — Pour très jeune dame et demoiselle. Robe d'une seule pièce avec ceinture giletière pour tailles 9à 16. Métrage requis pour taille 10 : 5 v. ¼ en 35″ ou 36″, 4 v. ⅞ en 41″ ou 42″, 4 v. ⅝ en 44″ ou 45″. Prix 60¢.

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Simplicity Patterns, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Limited, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U. S. A.

ANNE FRANCIS, vedette de "Crowded Sky", s'endort chaque soir en se rappelant une bonne action de sa journée.

M J-J ASSELIN
9196 LAJEUNESSE
MTL 11

AV62-R-41326